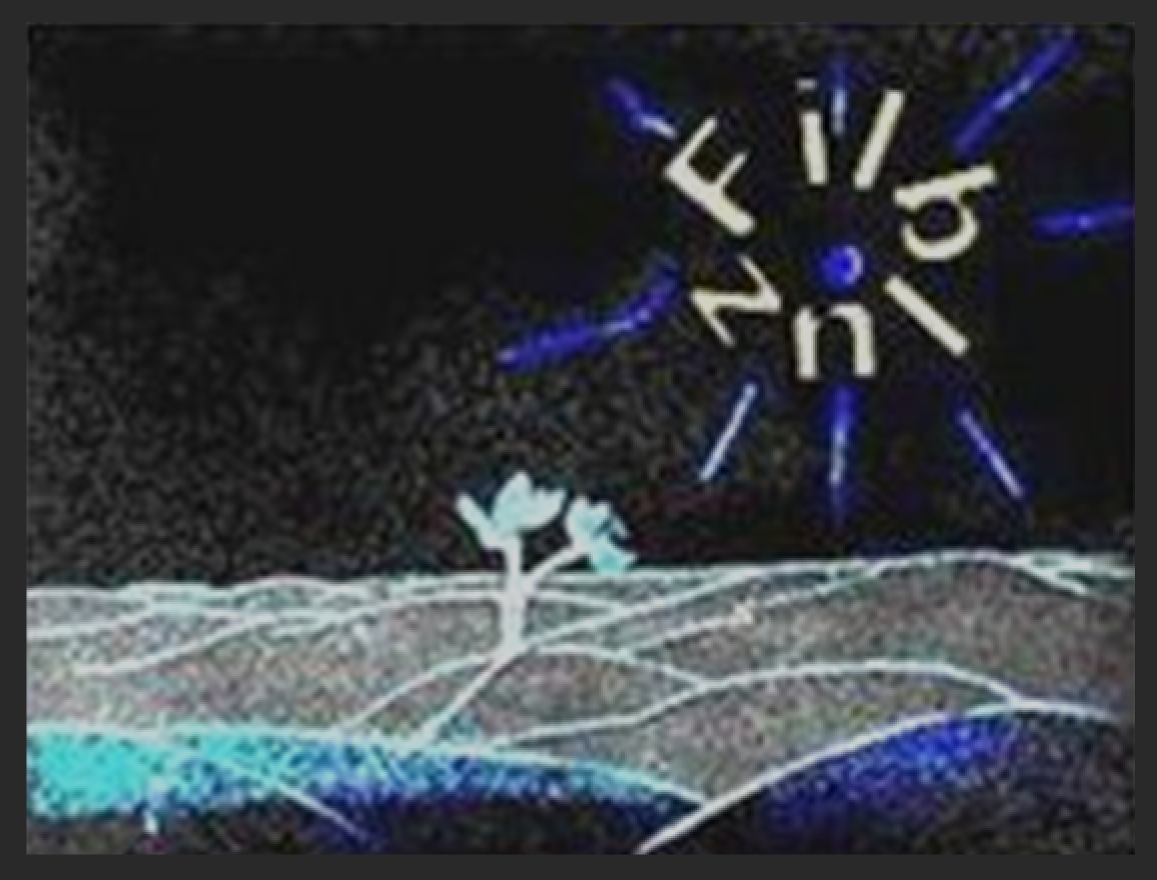
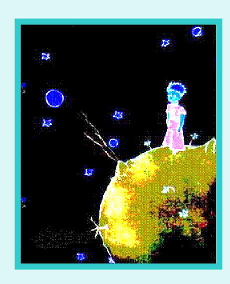


Histoires d'un jour

Fables du jardin

Filbluz éditions

Histoires d'un jour



ISBN : 978-2-9811613-4-5

Préface

Un professeur fait l'appel des présences de sa classe : Adam ? *Présent !* dit l'élève. Ève ? *Présente !* Serpent ? (rien).

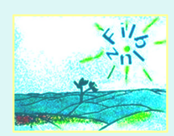
Cain ? *Présent !* Abel ? *Présent !* Hénoc ? Noé ? *Présents !* Ham ? Japheth ? Shem ? Abraham ? Ismaël ? Isaac ? Jacob ? Joseph ? Moïse ? Jésus ? Mahomet ? *Présents !* Iblis ? (rien). Pierre ? Paul ? Siddhârta ? Gandhi ? Thérèsa ? ainsi de suite…

Ayant pris les présences, il raye tous les absents de sa liste. Le serpent sortit alors sa tête pour signifier sa présence mais le professeur lui ordonne de bien vouloir sortir de classe ; ce sera ainsi avec tous ceux qui sont sur ma liste et qui ne répondent pas à leur nom, dit-il.

Monsieur, serait-il possible de réadmettre les absents ? demande un élève. Le professeur répondit : S'ils viennent avec une excuse, je les réadmettrai, mais aujourd'hui ils doivent être considérés comme nuls pour chacun d'entre vous afin de ne pas perturber le cours.

Puis-je faire l'inscription de ma sœur ? demande un autre. Qu'elle se présente en personne et je l'accepterai comme élève, dit le professeur. Ma mère peut-elle m'accompagner ? dit un élève. Ta mère doit attendre dans le couloir, dit le professeur, et si ta mère t'aime, tu la retrouveras en sortant, sinon attends-toi à ne plus la revoir, car ça peut être long ; et rappelez-vous que votre famille se divisait déjà au moment de votre inscription. Qui espères-tu trouver à ta sortie de cours…

Le professeur termina en disant que c'était assez pour un premier cours, alors certains élèves sortirent et d'autres s'attardèrent. J'ai beaucoup d'élèves à différents niveaux, dit-il, mais personne ne sort du cours avant d'en avoir appris son intégralité.

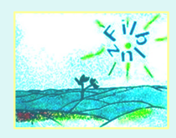




Le jardin rayonnait de doux parfums, le fourmillement des insectes, sauterelles ou criquets, et le chant des oiseaux scindaient à la cadence d'une symphonie orchestrale. L'air tiède couvrait le jardin d'une brume légère comme un voile sacré soulevé par le vent. On respirait la paix comme une bouffée d'oxygène pur. Regardant les grands, un petit arbre se dit en lui-même : Un jour je serais grand, plus grand que tous les arbres de ce jardin, plus feuillu que les plus beaux feuillages et plus haut que ces vieux arbres. Et les années passèrent, le jeune arbre devenu adulte prit sa place parmi les plus beaux arbres et les plus grands. Toujours est-il qu'un petit ver soulevé par le vent, atterrit sur l'arbre et se dit : Je vais m'installer dans cet arbre fort et beau pour en faire mon pied-à-terre et y fonder ma famille, et je ferai aussi venir mes cousins. Le grand arbre parla au ver et dit : J'aimerai que tu t'installes toi et ta famille chez moi et te développe ; je t'aiderai à grandir et te ferai fortifié, mais que me donneras-tu en retour ? Le jeune ver répondit : En guise de réciprocité au bel accueil que tu me fais et ta solidarité en l'avenir que je me prépare, je chasserai tout puceron, parasite et prédateur infectieux de ton écorce, de tes feuilles et de tes racines, et te protègerai moi et ma famille pour te garder en santé et en beauté. Alliance conclue, le ver et l'arbre vécurent très longtemps ensemble et eurent beaucoup d'amis.

jour 2

Un arbre assis s'ennuyait profondément. Un ver passant par là vit l'arbre, et ému de son chagrin, lui demanda : Qu'as-tu l'air si triste ? L'arbre répondit : Depuis que le vent ne souffle, je ne danse plus, ni ne chante. Le ver téméraire proposa de parler au vent et grimpa jusqu'à la plus haute branche de l'arbre demander au vent de souffler. Mais le ver ne savait pas que le vent n'écoute pas les vers, mais voyant l'arbre sans souffle, il fit tourner une petite bise dans l'air et l'arbre aussitôt son feuillage effleuré se mit à fredonner. Aussi sec, le ver se retrouva de haut en bas sur la branche la plus basse et reprit son chemin sans se retourner. Plus tard sur le chemin du retour, le ver repassa devant l'arbre et demanda comment ça allait. L'arbre dit qu'il avait très soif. Le ver se souvint de la dernière aventure et ne proposa pas d'aller parler à la pluie. Mais l'arbre lui dit que s'il parlait à la pluie, il le laisserait manger de ses feuilles. Le ver téméraire grimpa jusqu'à la plus haute branche de l'arbre demander à la pluie de pleuvoir. Mais le ver ne savait pas que la pluie n'écoute pas les vers, mais voyant l'arbre assoiffé, elle fit tomber une petite bruine dans l'air et aussitôt le feuillage rafraîchi, le ver glissa de haut en bas sur le sol humide et reprit son chemin sans se retourner. Voilà ce qu'il sert d'aider un grand, se disait-il.

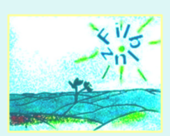


jour 3

Un ver, grand et vert, habitait au sommet du plus haut arbre du jardin dans lequel il s'était construit un véritable château ; grand salon, bibliothèque, salle à manger, chambre de maître avec lit baldaquin et garde-manger. Le ver était cultivé et plein de manières. Hors l'arbre se mourrait, attaqué par un parasite infectieux. Un jour, une toute petite chenille aux couleurs vives habillée de longs frous-frous s'installa au creux d'une branche voisine y faire son cocon. Il lui cria que seuls les grands avaient le droit de vivre là. Mais les chenilles n'entendent pas les vers et son cocon fait, elle sortit plus tard sous la forme d'un beau papillon aux ailes fraîches et légères qui s'envola un beau matin et ne revint plus. Un soir, une petite coccinelle rouge tachetée de noir se posa sur une branche voisine y passer la nuit. Celle-ci avait beaucoup voyagé et comprenait la langue des vers. Lorsque le ver la sermonna à propos du droit exclusif aux grands, elle dit : Monsieur ver, vous ne serez qu'un minuscule petit point lorsque j'étendrai mes ailes pour m'envoler. Et ouvrant ses ailes en guise de démonstration, le ver vit alors qu'il n'était pas si grand, se mit à sangloter. En séchant ses larmes il aperçut les parasites sous l'écorce de l'arbre. Mais le ver ne savait pas que les coccinelles mangent les pucerons et n'invita pas la coccinelle à rester, et au matin, elle partit et ne revint plus. L'arbre mourut, l'infection rongea la demeure du ver qui se retrouva par terre, petit et nu.

jour 4

Deux vers, l'un juché, l'autre jonché, identiquement verts et nus, discutaient à distance un bel après-midi doré. Le ver jonché roulait son dos sur le sol en ouvrant sur le ciel un regard contemplatif et contenté, tandis que le ver juché tendait dans l'air sa nuque immobile, les yeux fixement orientés dans le vide. Le ver jonché dit : Quelle journée agréable, la terre humide et le soleil chaud, je suis rassasié et repus d'un bon repas, que demander de plus. Quelle chance pour de minuscules créatures comme nous d'avoir notre place parmi les créatures grandioses du jardin, en parfait équilibre. Là où je vais, je trouve manger et repos, personne pour menacer ou maudire. J'aime la couleur de mon habit et mes yeux me portent au loin, aussi loin que l'horizon et rien ne m'arrête. Tout est destiné à une vie longue et heureuse. Le ver juché dit : Cette pomme pourrie était immangeable, la terre froide et le soleil brûlant, et je ne vois qu'un ver souillé, vautré sur le sol. Alors l'arbre sur lequel le ver s'était juché dit : Je vois qu'un ver léger comme une plume peut être aussi lourd qu'une pierre, aussi tranchant qu'une hache. Le vent sec survint qui secoua son branchage et fit tomber le ver.

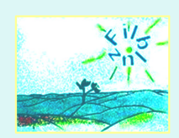




Un ver se terrait dans un trou lorsqu'un chant fort agréable se fit entendre, il s'écria : Qui êtes-vous ? L'écho gronda ses mots comme un tonnerre. Il prit peur de sa propre voix et se dit que quelqu'un essayait de l'effrayer, alors il creusa plus profond à tel point que son corps devint noir de terre, suintant une odeur si âcre qui effaça de sa mémoire toute couleur et saine clarté. Moi, se dit-il, je me protège des intrus qui m'observent pour me voir mourir ; je n'aime pas leur façon d'être et leur air. Je ne dérange personne alors que personne ne me dérange. Je souffre de froid et de faim, il fait très noir aussi et je suis nu. Et sur ces sombres pensées et à force de lassitude il tomba de sommeil. Le chant se fit entendre de plus bel et envahit l'espace d'une mélodie si intense que les racines de l'arbre sous lequel était terré le ver se compressèrent. Le ver tassé dû remonter fissa de son trou et un instant aveuglé par la lumière du jour, il vit un tout petit ver qui chantait sans détour, accompagné des vents, des herbes et des fleurs qui s'agitaient en un chœur. C'est le plus beau ver qui lui avait jamais été donné d'entendre : la chaleur du soleil irradiait le vert de sa robe, la lumière étincelait ses yeux et sa voix mélodieuse faisait palpiter son cœur enfin retrouvé, et il se dit : Je siègerai au banc des auditeurs de ce si beau spectacle, car je ne suis qu'un mauvais acteur dans la médiocre scène que je me destinais.

jour 6

Deux vers se partageaient un jardin lorsqu'un bon matin un plant s'éleva sans l'aide de personne et une argumentation s'ensuivit, car le plant poussait sur la limite des deux parts du jardin. Voyant une feuille penchée vers sa part, l'un se dit en lui-même : Ce plant pousse à mon avantage, il n'aura qu'à grandir et il sera à moi. Et il convainc l'autre d'attendre. Hors il arriva que ce dernier tomba malade et dû se terrer pour se soigner. Une saison entière passa dans la chaleur, le vent et la pluie, de sorte que la terre fut féconde, tout plant verdoyant, et que les fruits apparurent selon leurs espèces. Lorsque le ver sortit de son trou enfin guéri, il vit que tout dans son jardin s'était flétri faute de n'avoir pas retourné la terre, sauf le plant du milieu qui était devenu grand, riche en feuilles et de fruits. Le ver dit à l'autre que ce plant lui revenait puisqu'il penchait de son côté. Et il fit de très grosses réserves pour l'hiver. Mais lorsque l'automne arriva, il tomba malade et dû se terrer pour se soigner. Une saison entière passa dans le froid, le vent et la pluie, de sorte que toute la terre fut gelée, tout arbre defeuillé, et les plantes disparurent de la surface du sol. Lorsque le ver sortit de son trou enfin guéri, il vit que sa réserve était préservée. Alors l'autre ver lui dit : J'ai gardé les provisions à l'abri du froid afin que tu profites des fruits de ton labeur. Je me suis contenté de la racine du plant du milieu et qui était très bonne à manger. Et depuis ce jour-là, ils réunirent le jardin.

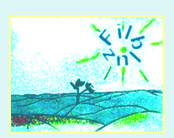




Un grand ver habitait au sommet d'un arbre dans lequel il s'était construit une forteresse : grand salon, bibliothèque, salle à manger, chambre de maître et garde-manger. Le ver était cultivé et plein de manières. Hors la famine sévissait dans le jardin depuis quelques semaines et certains affamés se présentèrent auprès du grand ver en disant : Faim, faim. C'était des vers peu instruits qui ne savaient pas faire de belles phrases. Du haut de l'arbre, le ver répondit : Ne vous a-t-on pas appris à saluer les gens avant de vous adresser à eux, ainsi qu'à vous présenter. Un ver prit la parole et dit : Nous, faim. Le groupe se composait de vers en état de faiblesse avancé, courbés et transis, au regard hagard. Ce qui frappait aux yeux c'était leur façon de marcher en traînant la patte sur le sol à la manière de malades atteints d'un mal incurable. Des jeunes et des moins jeunes, des femelles et leurs petits s'étaient assemblés pour demander de l'aide et espéraient partager un peu de pain, sinon quelques miettes. Mais le grand ver ne voyait pas les choses de cet œil et il lança au sol un livre qui en tombant éparpilla toutes ses pages. Un ver ayant quelques rudiments en alphabet prit une feuille et lut lentement à voix haute : Le développement de la pensée positive a un impact directement proportionnel sur le psychisme des individus affectés de maladie sévère chez qui on observe une amélioration des mécanismes de motricité. À ces mots, le grand ver lâcha des provisions sur le sol.

jour 8

Un ver et un arbre vivaient ensemble depuis quelques années lorsqu'un terrible vent survint et arracha entièrement le feuillage de l'arbre, privant également le ver de son habitat. Au retour des choses, force était de constater que l'arbre n'avait pas survécu à son combat de la nature. Et pour la dernière fois, le ver salua l'arbre le cœur serré, le chagrin dans l'âme. Au printemps suivant, les fleurs se préparèrent à éclore avec soin, les abeilles lissaient leur ailes en vue de leur envol et tous et chacun dans la nature en effervescence s'émoussaient des prochaines chaleurs. Le ver avait fait un jardin près du défunt et se tenait prêt, surveillant les moindres signes. Quels signes ? dit une mouche. Chut ! je m'apprête à intervenir. Et il sauta d'un bond pour soulever une petite roche collée au sol et une minuscule feuille verte qui poussait là apparut. Il prit ensuite une branche, gratta la surface du sol et une tête de fleur jaune vit le jour, et ainsi de suite, continuant à prodiguer soin et attention à toute nouvelle émergence. La mouche lui dit : Comment sais-tu ce que l'œil ne voit, ni l'oreille entendre ? Le ver répondit : J'avais un ami arbre qui m'a appris à connaître les plantes, et depuis sa mort je prépare ce jardin pour que grandissent toute racine, toute fleur et tout fruit de la terre. La mouche, touchée de sa grande affection, lui dit : Ami ! je t'apprendrai à multiplier toutes les semences du jardin jusqu'à ce qu'elles soient aussi nombreuses que les étoiles du ciel.

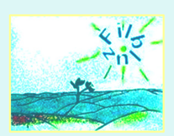




Deux vers en désaccord se départagèrent des responsabilités en fonction de la taille de leurs protégés, petits d'un côté, grands de l'autre. Le premier amena les petits dans un trou assez grand et s'occupa de leur éducation, les nourrit et les habilla en fonction des saisons. Ils avaient planté un jardin où poussaient assez de légumes pour leurs besoins et se couvraient chaudement l'hiver en troquant des légumes contre le surplus de laine des moutons. Ainsi les petits grandirent avec intelligence et à force de courage leurs cœurs étaient purs. Les grands suivirent l'autre qui les conduit ici et là selon les saisons, mangeant et buvant grâce à des tromperies et autres brutalités, car les gens avaient peur et ils en obtenaient ce qu'ils pouvaient. À force de rapine ils étaient devenus méchants et leurs cœurs étaient noirs. Un jour un petit croisa l'un des grands qui dit : Donne-moi à manger sinon je vais te frapper si fort que tu ne t'en remettras pas. Le petit répondit : Si je te donne à manger, que me donneras-tu en retour ? Et il reçut une raclée qui le fit revoler par terre. Le petit se releva et dit : Si tu me frappes encore, tu n'auras rien ! Surpris par ce courage l'autre répondit : Je n'ai rien en échange. Le petit lui remit des petits fruits qui étaient dans son sac et une couverture de laine. L'autre prit ce que l'enfant donna puis décampa vite fait. Arrivé près de ses compères il se fit prendre la couverture et les fruits qui lui restaient, car chez les méchants aussi on partage ce qu'on a obtenu honnêtement pour cette fois ou malhonnêtement pour les autres fois.

jour 10

Une audience s'était jointe pour entendre un savant de passage au jardin. On n'avait pas l'habitude de voir ni d'entendre un ver savant, car on n'avait jamais revu ceux qui avaient quitté le jardin pour aller faire de grandes études. Hors ce savant était ami d'un ver qui avait parmi les vers une popularité certaine pour sa générosité ; c'est donc avec enthousiasme que tous les vers s'étaient réunis pour l'entendre parler du grand monde comme il avait dit. Lorsque silence se fit, le savant s'avança lentement dans son habit vert propre aux vers et avec un regard distant il commença d'abord à parler et longtemps, puis à écrire sur le tableau placé près de l'estrade, même qu'il chanta un peu. À la fin de son discours silence se fit, et après un moment d'hésitation tout le monde applaudit puis chacun retourna à son trou pour y passer la nuit. Quelqu'un dit alors : Je n'ai pas compris le sens des mots. Un autre : Je n'ai pas compris le sens des phrases. Un autre : Il fait des fautes d'orthographes. Un autre : Je ne comprends pas l'anglais. Car alors que le savant ne voyait aucune réaction à son discours, il commença à dire des mots techniques, sans plus de succès, et pour finir il chanta 'Jingle Bell' dans un accent atroce. Cela convainc la foule que ni discours de savant ni chant ne sont compris des gens et qu'on ne quitte pas le bercail pour ça.

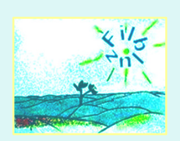




C'est au ciel que son regard portait souvent, il rêvait de toucher les étoiles. En toucher une seulement me suffirait, se disait-il. Il passait ses journées à flâner en attendant que les étoiles apparaissent dans la noirceur du ciel. Comme elles étaient belles et pures, si lointaines. Un soir il leur adressa la parole comme jamais il n'avait osé, car un ver ne parle pas aux étoiles, c'est certain qu'elles ne l'entendront pas. Hors il savait que les étoiles comprennent tous les langages, y compris celui des vers. Il dit : Messieurs et mesdames les étoiles, comme vous êtes splendides et comme vous illuminez lorsque tout est noir. Si j'étais un arbre, vous m'entendriez certainement, mais je ne trouverais pas d'autres mots pour vous exprimer mon admiration, car vous êtes lumières, célestes et magnifiques, vous êtes témoignage de la vie qui subsiste par-dessus les jours de notre existence éphémère. Je ne crains pas la nuit en votre présence bienveillante, ni la noirceur en votre compagnie. Et il passa toute la nuit à déclarer la grandeur de leur brillance par milliers, il aimait imaginer le sourire des étoiles et leur bonne humeur et cela le rendait heureux. Au matin, moment où les étoiles s'éclipsent devant la lumière et que l'astre solaire s'élève vers le ciel, le ver s'assoupit de bonne lassitude, comblé d'une joie grande et peu commune. Il dormit d'un long sommeil et lorsqu'il se réveilla, le temps de prendre un bon repas, la nuit arriva. C'est alors qu'il vit la phosphorescence de sa verte robe qui éclairait la noirceur du jardin d'une douce clarté.

jour 12

Un ver négligeant aimait se vautrer par terre et s'empêtrer dans la vase en toute circonstance, le corps tout crotté. Sa seule douleur survenait en été quand le sol était trop sec et qu'il devait se tenir à l'écart dans l'ombre. Un beau soir d'été une chenille passa par là, et le voyant camouflé, lui demanda : Pourquoi vous isoler de la douceur de la nuit tiède et accueillante, lorsque la nature florissante vous offre ses plus beaux atouts ? Le ver sortit sa tête et répondit : Ha ! vous trouvez ? Oui, dit-elle, voyez le ciel étoilé et sentez cette légère brise balayer l'air, la terre imprégnée de fraîcheur, et goûtez cette verdoyante verdure. Ainsi encouragé, le ver mit le pied dehors et vit en effet que ce n'était pas si mal. Il huma profondément les parfums du jardin lorsqu'un petit hanneton sortit du sol, réchappé, et lui demanda : Sauriez-vous quel jour nous sommes, car je ne suis pas certain d'avoir complété mon hibernation. Le ver répondit : À quand remonte la dernière fois que vous avez vu la lumière ? Ça remonte à ma naissance alors que je n'étais qu'un ver, répondit le hanneton. Et voyant que sa peau dure et ses ailes se déployer, il comprit que son cycle était terminé et ne devait plus s'enfouir, tandis que le ver se disait qu'on a la peau dure à force de se terrer et ne voulait pas finir comme ça.

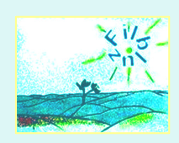




Ami, approche, viens t'asseoir avec moi et partageons ce repas. Parlons ensemble et raconte-moi ta vie. L'interpellé se rapprocha amical et s'assit près de l'hôte. Il se présenta, lui dit qu'il était de passage dans le jardin en visite chez sa tante. Ils mangèrent et burent et se racontèrent des histoires dont une qui avait été racontée de la bouche d'enfant à un autre. Il y a longtemps se trouvait un village où tous les grands étaient morts de faim. Leurs enfants survivaient encore et avec eux une plante, la seule qui restait, plantée là, la tige sèche, la fleur calcinée avec une unique feuille verte. D'un accord unanime, les enfants prirent soin d'elle comme s'il fut agi de leur vie, se privèrent d'eau pour lui permettre de boire, se reléguant jour et nuit sans relâche ; le jour pour lui faire de l'ombre lorsque le soleil brûlant dominait, soufflant pour la rafraîchir, et la nuit froide pour la réchauffer par la chaleur de leurs présences, l'entourant d'affection, lui chuchotant des paroles douces et moelleuses. Il ne tarda pas qu'à passer des nuits si froides et des journées si chaudes, les pensées pures vinrent soutenir leur quête et ils surent prodiguer à la plante chérie les soins nécessaires aux saisons pour l'émonder, doser l'arrosage, apprêter la terre et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle devint un grand arbre fort où les oiseaux venaient trouver refuge et les herbages germer sous son ombrage, au point que tout se renouvela. Nos pères vinrent alors s'installa dans ce jardin jusqu'à ce jour, et ta tante est l'une des arrière-arrière-petite-vermicelles dont je suis le voisin.

jour 14

Le printemps avait généreusement pourvu le jardin en eau et tiédeur, de sorte que toutes les plantes avait poussé avec vigueur, sauf une dont la tête rasait le sol de ses pétales meurtries, la tige battant au vent comme un bout de chiffon, vous crevait le cœur rien qu'en la regardant. Un matin très tôt, deux vers bien éduqués et instruits se promenaient. L'un avait étudié dans les grandes écoles et obtenu un diplôme respectable, l'autre était bien connu pour avoir lu tous les livres de la bibliothèque du jardin. En voyant la fleur, un ver s'écria : L'état de cette plante ne présage rien qui vaille. La fièvre qui la saisit aura raison d'elle et en moins d'une semaine elle mourra certainement de souffrance. Et il se détourna d'elle. L'autre ver dit à son tour : Pauvre créature, mignonette, attends que je m'occupe un peu de toi. Et il saisit par-dessous fleur et racine, se déplaça hors de l'arbre sous lequel elle vivait et la mit dans un sol dégagé, sans ombrage, disposant d'une belle exposition à la chaleur. Le lendemain lorsqu'ils revinrent la voir, son teint avait repris ses couleurs et sa tête se soutenait beaucoup mieux. Depuis le matin, le diplômé souffrait au ventre. Le compagnon préleva délicatement une feuille de la plante et lui dit : Avale-ça. Et en moins d'une heure elle soulagea sa douleur

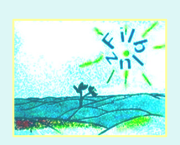


jour 15

Un ver sans complexe se fit haranguer par un arbre qui lui dit que les vers sont inutiles, voire d'aucune nécessité, en plus de ne pas savoir chanter et qu'on pourrait très bien se passer d'eux dans le jardin. Hors l'arbre voulait se débarrasser de ce qui pouvait manger son écorce en cas de besoin extrême et tentait d'impressionner le ver pour l'en éloigner. Mais les vers étant de nature très simple, ne connaissent pas le mot inutile et il ne comprit pas qu'il n'était pas le bienvenu. Il quitta son hôte de la branche sur laquelle il avait dormi pour se diriger sur la verdure réchauffée du soleil qui ondulait sous le vent. Il se dit qu'il ferait une pierre deux coups, manger et faire la sieste. La journée se passa tranquillement entre le chant des cigales et les sopranos volatiles. Le soir venu, le ver retourna dans l'arbre y passer la nuit, car en cette chaleur il était préférable de baigner dans la fraîcheur de la nuit plutôt que se terrer dans le sol. Au matin l'arbre le réveilla par ses cris stridents et il eut si peur qu'il chercha un trou pour s'y fourrer et ne trouvant pas, il se mit à creuser. Il creusa, creusa si fort, qu'il perça la branche au travers, puis le tronc de bord en bord, jusqu'à se retrouver par terre, et il creusa encore et si profond qu'on ne pouvait plus rien voir, ni entendre. Et dans son trou il se dit : J'ai eu la peur de ma vie ! C'est la première fois que je vois un arbre avoir de si grandes dents. Et subitement saisit d'une grande lassitude, le ventre plein, il dormit de longs mois.

jour 16

Un ver se coucha dans la terre en se disant : Ce qu'elle est douce. À ces mots un ver aussi enterré s'écria : Allez-vous en, vous me déranger. Excusez-moi, dit l'embêtant, je me tiendrai sans dire mot, dans le silence en attendant la mort. N'avez-vous personne qui vous attende ? dit l'enterré. Comment verrai-je ma femme et ma fille mourir sous mes yeux après quatre jours sans nourriture ; mon désespoir est au comble, je préfère mourir que de les voir souffrir davantage, dit le terré. Et il se mit à pleurer intensément, et dans un soubresaut, il goba une bouchée de terre qu'il recracha fissa. Berk ! Car elle n'était pas aussi douce et sa lâcheté lui apparut soudainement. Alors il demanda à son compère pourquoi il était là. Ma femme et ma fille sont mortes alors que j'étais parti chercher la nourriture dont nous avions besoin, et quand je suis revenu elles étaient mortes. Depuis, le désespoir me consume, je suis un ver fini. Le terré creusa un peu plus pour rejoindre l'enterré, et une fois porche, il lui dit qu'il l'aiderait à porter son désespoir, qu'ils se viendraient en aide en cas de besoin, et qu'à deux ils trouveraient le moyen de traverser les périodes difficiles. Ils restèrent un bon moment ensemble sans dire un mot, et la chaleur de leurs présences vint ranimer les bons sentiments, et l'enterré se souvint de la vie en haut, et ils remontèrent ensemble. Sur terre, la femme et sa fille furent si contentes de les voir que ça vous donnait envie de rire et de pleurer tout autant. Et depuis ils ne se quittent plus. Ils se rassasièrent des provisions rapportées pour la famille défunte et ils plantèrent ensuite ce jardin.

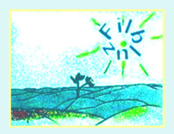


jour 17

Trois vers assis regardaient fixement la terre qu'ils avaient ensemencée, attendant que le germe se mette à pousser. Un jour passa, deux, trois, et au cinquième jour, rien. L'un dit : Combien de temps faut-il pour pousser ? L'autre : Je pense que la tige, les feuilles et les fleurs sortent en même temps. Le troisième parlait peu, il allait et venait nerveusement, mais dit à la volée : Ça vient ! en repartant aussitôt. Les bourgeons pointaient dans les arbustes, la nature se revêtait de couleurs au sortir de l'hiver et la verdure renaissait sans plus attendre. Les gazouillis des oiseaux se faisaient bavards, les becs plus nombreux, tandis qu'ils devisaient au sujet des plantes qui n'avaient besoin qu'un peu de soleil, de pluie et de vent : ils ne savaient pas ce qu'il en était, car auparavant ils n'avaient semé. Ils partaient ensuite se dégourdir la patte, boire et manger, et les provisions diminuaient et ils commencèrent à s'en inquiéter. À leur retour, ils trouvèrent leur frère assis qui leur dit calmement : Notre plante atteindra bientôt 1 mètre. Surpris, ils tournèrent leurs regards sur la terre immobile et noire, mais il les amena jusqu'à une terre où s'effilait une verdure juvénile, et là sur une surface sans roc, ni ronce, propre et dégagé, seau, râteau, ciseau et une remarquable plante aux longues branches fortes tachetée de minuscules fleurs d'or qui avait poussé loin d'eux. Mais cela ne suffit pas pour les sortir de leur nonchalance, jusqu'au jour où leur frère décida de diviser le jardin en trois parts et qu'il leur fallait se dégourdir pour de vrai.

jour 18

Qu'il est beau le jardin ce matin, recouvert de neige lisse et blanche, d'une telle douceur et si belle à voir. Tout reposait, immobile, dans le froid et la glace, et personne, rien qui bouge et les arbres silencieux. Un arbrisseau d'un an sortant de sa torpeur s'exclama : Brrr ! ce qu'il fait froid. Pourquoi le soleil ne réchauffe-t-il pas ? Serait-il fâché avec la terre ? Qu'a bien pu faire la terre pour te mettre en colère ? Ne l'a-t-on pas remercié ou a-t-on simplement oublié ? Terre ! as-tu remercier le soleil la dernière fois ? dit le jeune arbre. La terre répondit : Comment remercier le ciel qui nous donne sa pluie, son vent, sa lumière et sa chaleur ; je ne trouverai jamais les bons mots pour lui dire combien je lui suis reconnaissante de ce qu'il nous procure. Car qui serait assez bon pur nous donner toutes ces choses sans mesure qui font germer les grains, bondir les sauterelles, s'épanouir les fleurs, chanter les parfums, envoler les oiseaux, courir les rivières et te faire grandir. L'arbrisseau ému lui demanda sincèrement : Pourquoi fait-il si froid et que tout le monde se tait ? De son ineffable patience, la terre dit d'un ton calme : Alors que tout ce qui est dehors s'est tu, tout ce qui est dedans tient conseil et les éléments se consultent en vu des saisons prochaines et préparent leurs réserves en prévision de la sécheresse qui apporte la faim. Et toi arbre, à quoi te prépares-tu ? Et l'arbrisseau dit d'une voix forte : Je vais être un très grand arbre d'un millier de fleurs et d'une centaine de fruits pour contenter à foison dans 4 ans.

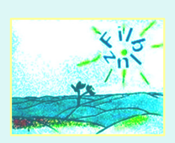


jour 19

Un arbre à l'agonie se mourait et personne pour lui témoigner amitié. Il en avait pourtant supporté beaucoup ; créatures ailées de passage ou en quête d'un refuge, voyageurs, maraudeurs, créatures à pattes, criquets, grillons, végétations foliées, et aussi plusieurs familles avaient vu le jour dans ses branches. Il mourut ignoré et l'année qui suivit, les herbes moururent à leur tour, les oiseaux changèrent d'itinéraire, plus de coccinelles, sauterelles bondissantes, chenille, plus d'escargot les jours de pluie, plus de fleurs, ni chant, tout avait disparu. Le jardin se dépeuplait. On se réunit illico en conseil et un vieux ver aveugle dit : Ensemble nous sauverons le jardin, car seul je ne peux rien faire. Hors les vers n'étaient pas d'accord et certains se disputèrent violemment. Alors les vieux, faibles, mamans et vermisseaux entreprirent de débarrasser le jardin des innombrables parasites ravageurs, déracinèrent toutes les herbes amères, nettoyèrent la pourriture, agissant avec force et réelle espérance. Quelqu'un se souvient des paroles de l'arbre : Ne vous en faites pas, un autre viendra après moi. On avait mal agi et on le regrettait.

jour 20

Un ver extrêmement ennuyé passait devant un arbre qui, le voyant, fut ému de son amertume et demanda : Qu'as-tu l'air si triste ? Le ver dit : Je ne sais pas où aller. L'arbre proposa de parler au vent pour demander une direction, et aussitôt il se mit à souffler et l'arbre eut des frissons et dit au ver : Va à l'est du jardin, tu trouveras ce dont tu as besoin. Sitôt dit, le ver partit dans la direction indiquée sans un mot. Quelques semaines plus tard, le ver et l'arbre se croisèrent de nouveau. Le ver avait pris de l'embonpoint, le côté est du jardin était fourni d'une végétation sauvage très abondante. L'arbre demanda comment ça allait et le ver dit qu'il ne savait plus comment marcher et que son poids le gênait pour avancer. Car les vers, étant de nature simple, ne connaissent pas le mot lourdeur. Hors l'arbre se rappela de n'avoir pas été remercié la dernière fois mais se dit que s'il rendait un plus grand service, le ver exprimerait sans doute sa gratitude, et il dit : Viens et installe-toi sur une branche. Le ver monta sur la plus basse branche de son hôte. Il y avait de quoi manger pour des semaines ; le feuillage était vert et au menu de jeunes poussent savoureuses qu'il mange sans retenu, s'abreuvant de la rosée du matin, jusqu'au jour où son corps reprit son poids normal et qu'enfin il partit, sans remercier. Depuis on dit qu'un ver ingrat en voudra encore.

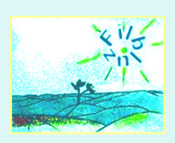




J'ai vu sur un arbre du jardin un gros champignon qui poussait sur son écorce comme une verrue suspendue. Je crois qu'il va se mettre à grossir et à sucer toute la vie de l'arbre. Comment un arbre peut-il se gratter quand ça pique ? Et on me répondit : Tu vois, si personne ne prends soin de cet arbre, il finira par mourir. Veux-tu aller le gratter, ça doit pas mal le démanger. Je suis allé chercher une branche morte et j'ai gratté le champignon bien incrusté ; c'était dur et il y en avait plusieurs. Un oiseau dit : J'aurais bien aimé faire ce travail mais j'aurais avalé ce champignon et il m'aurait empoisonné. Un papillon dit : Je t'aurais bien aidé mais mes ailes trop délicates se briseraient en forçant. Une coccinelle dit : Je suis si occupée à débarrasser le jardin des pucerons que je n'ai plus de force pour t'aider. L'arbre dit : J'ai vu plusieurs de mes confrères mourir sans que je puisse intervenir, et je te remercie de prendre soin de mon corps ; j'en ai les larmes aux yeux. Ce soir-là, je fis le rêve que j'allumais un feu pour réchauffer mes amis et que plusieurs créatures du jardin s'étaient jointes à nous. Le lendemain, je fis un gros tas avec les champignons tombés de l'arbre et en frottant deux pierres, une étincelle jaillie et brûla le tas de champignon dans un beau feu. Quelqu'un dit que nous avions amadoué l'amadou et nous avons bien ri.

jour 22

Un ver dit à un autre : Pourquoi sommes-nous ici ? Je ne sais pas ! je croyais que tu voulais voir le monde, dit l'autre. Ce qu'il faisait gris dans ce monde, les arbres étaient rares et la plupart très malades, les oiseaux ne chantaient pas, la verdure avait disparu et personne pour nous accueillir, ni d'endroit possible pour s'installer. Tout semblait si difficile. Et si on rentrait ? Et ils retournèrent d'où ils venaient. Les voisins et habitants du jardin, les arbres et les fleurs étaient heureux de les revoir. Ils n'étaient pas partis très loin, mais comme ils nous avaient manqués. On leur demanda ce qu'ils avaient vu dans le monde et voici ce qu'ils racontèrent : Il y a de gigantesques blocs de pierre immobiles, d'innombrables machines en mouvement qui produisent des gaz mortels et des milliers de lumières qui aveuglent les yeux. Et cette journée fut un jour de grandes retrouvailles ; ils mangèrent et burent, on rit et pleura aussi, tant la joie était partagée. Lorsque le soir arriva et qu'ils partirent se coucher, nos deux amis levèrent les yeux au ciel et voyant les étoiles scintillées au loin, ils sentirent qu'ils étaient enfant chez eux dans le jardin et qu'ils avaient retrouvés tout ce qu'ils connaissaient. Ils se jurèrent de ne plus jamais s'en séparer pour aller courir le monde.

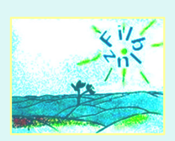




Deux amis en marche discutaient à propos de ce qu'ils allaient faire. Pour l'un rien ne pressait, pour l'autre tout était question de l'instant. L'un proposa : Avant la fin de notre promenade, une idée nous viendra sûrement. Les feuilles qui tombaient ne nous indiquent-elles pas la force du vent, l'humidité de l'air et la santé des arbres. Regarde ces petites tâches et la couleur de cette feuille. L'autre approcha attentif, prit la feuille et remarqua bien quelque chose. Ils reprirent ensuite leur marche et croisèrent un oiseau affolé qui était distant de son groupe et suivait à la traîne. On comprit bien que son groupe était parti à la hâte et qu'il n'avait pas disposé d'assez de temps. Lorsqu'ils s'approchèrent d'un parterre de fleurs, ils virent que certaines s'étaient fanées et d'autres asséchées. La promenade tirait à sa fin. Les deux amis se quittèrent pour rentrer chacun chez soi et une fois à la maison, on leur demanda : Qu'as-tu fait aujourd'hui ? L'un répondit : Je suis allé dans le jardin et il est maintenant certain que nous devons déménager d'ici demain, car un parasite souterrain a envahi le sol et l'a contaminé. Et de son côté, l'autre répondit : J'ai marché longtemps dans le jardin, nous devons déménager d'urgence, car il faut neutraliser les termites qui logent dans le sol avant que tout le monde soit contaminé. Le lendemain, ils évacuèrent leur logis et les deux amis dirent sans surprise : Je m'occupe de repérer les tunnels – Je me charge d'en boucher les issus. C'est pour cela qu'il est dit que deux amis assemblent problème et solution.

jour 24

Un ver se terrait depuis toujours, de sorte que plus personne ne faisait attention à lui. On le prenait pour un fous peut-être dangereux, car il ne parlait à personne et se cachait afin que personne ne lui parle, et on n'avait pu l'approcher pour le connaître. Un jour que les vermisseaux jouaient près de sa cachette, il sortit leur donner des sucreries. Certains dirent que c'était gentil, d'autres méchant, et quand on a interrogé les petits, ils ont dit qu'ils en voulaient encore. Une autre fois, on le surprit en train de fredonner un air sur lequel les vermisseaux s'étaient mis à danser. On leur demanda pourquoi ils dansaient et ils répondirent qu'ils trouvaient la chanson belle. Certains dirent du bien, d'autres du mal. Le soir alors que tout le monde dormait, il marchait sous le firmament et disait aux étoiles de faire bien attention aux faibles malades et orphelins abandonnés. Avait-il été orphelin lui aussi, personne ne le savait. Il aimait ses semblables mais pas tous ses semblables, et aurait bien voulu s'en approcher. Le matin qu'on apprit sa mort, personne ne pleura, mais on était bien curieux de savoir à quoi ressemblait sa maison. On n'a rien trouvé de précieux ou de beau, seulement quelques bouts de papier sur lesquels étaient écrites des phrases comme celle-ci : Quand mon cœur sera aussi grand que le soleil, je réussirais peut-être à réchauffer les faibles abandonnés qui meurent sous le regard des étoiles : une étoile ne peut s'empêcher de pleurer à nous voir, elles sont beaucoup trop loin pour nous aider. Les larmes consolent même si elles ne guérissent pas, elles procurent de vrais sentiments. On ne comprit pas ce que ça voulait dire.

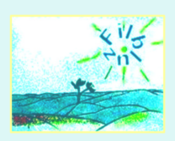




Un ver heureux vivait parmi les siens, les aimant autant que lui-même, leur procurant condescendance pour chacun d'eux. Condescendance ? dit l'un. Ce qu'un petit mot pour dire qu'on s'intéresse à ce que les autres disent et éprouvent, dit le ver. Par exemple, si un voisin a reçu une bonne nouvelle, je serais heureux pour lui. Et si il reçoit une mauvaise nouvelle, j'en serais autant accablé. Accablé ? dit l'autre. Accablé ça veut dire qu'on a de la peine quand quelque chose de grave est arrivé, dit le ver. Quand on est heureux, on écoute les autres comme je le fais avec toi et on se sent bien, car on se parle avec plaisir et intérêt, dit le ver. Bon les petits, je crois que la leçon suffira pour aujourd'hui ; j'ai eu beaucoup de plaisir de vous avoir écouté et d'avoir parlé avec vous, mais il se fait tard et nous allons tous rentrer. Alors un petit ver dit : Monsieur, je voudrais comprendre pourquoi les grands ne jouent jamais et ne s'amusent pas, parce que si je deviens comme ça quand je serais grand, alors je préfère rester petit. Pourquoi dis-tu ça mon petit ? Mon père travaille toute la journée, maman s'occupe de grand-mère malade et mon grand-frère est toujours enfermé dans sa chambre. Alors monsieur, s'il-vous-plait, est-ce que je peux rester petit ? Le ver resta un instant songeur puis lui dit : Je te donne ma parole d'honneur que tu resteras petit toute ta vie ! Mais promets-moi à ton tour de faire un sourire chaque matin à ton réveil, de garder ce sourire dans ton cœur et de le donne ensuite à quelqu'un. Si tu me promets de faire ça, je te promets que tu t'amuseras toute ta vie.

jour 26

Un ver heureux vivait insouciant, satisfait de son état, sans cri ni joie, tout simplement. Le jardin était habité de différents citoyens ; abeilles, fourmis, araignées et végétaux ordinaires comme vous et moi. Il avait fait provision pour l'année et subsistait à ses besoins, sans demander ni donner. Hors, l'hiver qui suivit fut long puis difficile. Plusieurs habitants manquaient de ressources et l'impatience avait dépassé l'entendement : on commença à se lamenter silencieusement d'abord, puis à voix haute. On entendit parler d'une mère qui n'arrivait plus à nourrir ses petiots, s'en plaignant auprès de sa voisine aussi encombrée de lourdes responsabilités. Certains parlaient fort s'en vouloir offenser qui que ce soit, mais la situation devenait de plus en plus pénible et on ne pouvait s'empêcher de crier à l'aide. Notre ver offrit du sel tout d'abord, de l'huile ensuite, puis du pain. Quand il en vit à offrir du pain, il ne se doutait pas de la gravité de la situation et son pain devint une convoitise très recherchée. Il crut tout d'abord que les gens étaient jaloux et voulaient le dépouiller, et commença à se terre. Après plusieurs jours, un jeune ver vint cogner à sa porte : Monsieur, excusez-moi si je vous dérange, je voudrais vous parler quelques minutes. Le ver ouvrit la porte et vit ce jeune ver à l'air résolu, bien intentionné et empli de sollicitude qui lui expliqua les tourmentes de l'hiver, présentes et celles à venir, ainsi que l'état de la communauté locale. Car nous étions en plein cœur de cette épreuve et nul ne savait comment on arriverait à passer au travers ; et ils discutèrent longuement. Le lendemain, on demanda aux habitants de mettre en commun leurs provisions sur une base volontaire, même ceux qui n'en avaient plus, on pourrait au moins compter sur leur participation. On lista toutes les denrées disponibles, inscrit tous les participant(e)s, évalua la période couverte par cette mesure et on divisa les denrées proportionnellement et fit les distributions chaque semaine. On partagea aussi couvertures, vêtements chauds, aspirines et même des huiles essentielles. On se rappela longtemps cet hiver et grand-père nous dit que le calme de ces deux vers l'avait beaucoup frappé ; on n'avait jamais vu si grands cœurs sous si petite forme.

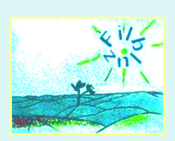




Une terre, totalement inconnue de tous, désirait être utile et cherchait le moyen d'y parvenir. Elle s'adressa d'abord au vent qui lui dit de parler aux créatures ailées. Elle adressa alors sa requête à une mouche qui lui dit de parler avec les fleurs. Mais les fleurs étaient trop éloignées pour leur parler. Elle parla ensuite à la pluie qui demanda de préciser ce qu'elle voulait exactement. Je voudrais être une terre de millions de fleurs et de dizaines d'arbres porteurs de fruits, une terre parfumée et tendre ; je voudrais qu'on me trouve belle et qu'on m'aime. Le pluie voulait bien aider mais dit qu'elle ne pouvait rien faire sans les fleurs et les arbres. Même réponse du soleil quand elle lui parla. Mais les arbres étaient trop éloignés pour leur parler, pourtant elle savait qu'ils accepteraient. Elle avait tout préparé ; filtrait la pluie pour garder les éléments essentiels, s'ouvrait au soleil pour rester moelleuse, guettant le vent pour recueillir une semence dans son envol. Elle n'était pas montagne mais juste une simple vallée, un peu cachée, un peu basse. Hors un jour un ver emporté par le vent tomba sur son sol, drôlement assommé. Elle se fit si tendre à son égard qu'à son réveil il reposait dans sa terre comme dans un nid et bien à l'abri. Il demanda un peu sonné : Où suis-je ? Vous êtes comme chez vous seigneur ! Il la remercia pour ses soins et dit qu'il devait rentrer, car il avait à faire dans le jardin. Elle parla à cœur ouvert et il écouta attentivement, se disant en lui-même : Seule une terre vraiment consciencieuse peut demander de l'aide à un ver : elle me parle comme à un roi. Quand il arriva au jardin, il parla d'une terre d'inspiration, louant sa simplicité et sa vertu. Il en dit tellement que nous y avons été, au début en simple visite, mais ensuite pour lui être utile.

jour 28

Deux vers se connaissaient depuis l'enfance, ils avaient grandi dans le même jardin, manger les même patates et jouer à qui sera le premier, un jeu très prisé chez les vers. Ils étaient devenus de beaux vers fort intelligents et vivaient une belle amitié. Ils se contactaient, mangeaient et se portaient conseil mutuellement. Leur nature se distingua avec le temps quand ils avaient atteint l'âge de la maturité ; leur corps et leur esprit se révélaient dans la plénitude du développement propre à chacun, et l'un commença à se nourrir de certains éléments que l'autre trouvait répugnants. Le naturel avait pris le dessus des convenances. La force de la nature était difficile à contrôler et tolérait peu de conciliation. L'esprit endossa complètement la nature de cette force et instinct irrévocablement inné. L'un devint un vrai tueur, l'autre resta totalement inoffensif. L'un devint agressif violent, l'autre pacifique passif. Un long moment passa avant qu'ils se revoient et certaines fois l'amitié leur manquait terriblement. Ce sentiment ne s'était pas effilé et n'avait pas changé avec le temps. Alors ils procédèrent à de laborieuses négociations en vue de rétablir leur entente. Le ver blanc dit au vert : Je suis animé d'une force qui me pousse à rompre, écraser et meurtrir que je n'arrive pas à arrêter ; elle survient lorsque je suis seul, qu'il fait nuit ou que j'ai faim. Le vert pacifique ne dit pas un mot, voyant bien que son ami souffrait contre lui-même, mais ses aveux constituaient une forme d'avancement et se rendit compte que quelque chose de fort annihilait sa volonté. Suite à cette confrontation, le blanc lut des livres et acquit la connaissance de ses origines et espèce, et comprit de grandes choses. Il demanda à son ami de le soutenir, de ne pas le rejeter. Mais il a fallu beaucoup, beaucoup, beaucoup de confiance. Comme dit le vert : Ami, beaucoup n'est pas trop !

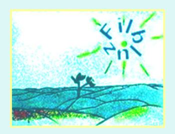




Je voudrais remercier tous mes amis, pote, copain, copine, camarade, collègue, complice, compagnon, connaissance ; mais avant je voudrais m'excuser pour ne pas avoir été à vos côtés dans les moments difficiles, dans la déprime, douleur, souffrance quand ça nous tombe dessus, de malheur quand c'est notre tour d'en prendre plein, moment de peine ou de chagrin. Je voudrais vous dire que vous n'êtes pas seul au monde et que vous ne le serez jamais. Vous larmes ont coulé à travers mes yeux, vos rires à travers mon âme. Votre accablement a également frappé mes os et votre bonheur a coulé dans mes veines. Le plus dur à supporter c'est le silence de votre âme, quand tout s'est tu et que vous aviez disparu, quand vous avez cru que personne dans ce jardin ne s'intéressait plus à vous et que tous avaient oublié. Comment oublier votre rire, noble accentuation du sourire, bruyant contagieux, éphémère immortel, d'une importance futile, grandiose expression d'amitié. À tous je voudrais dire combien vous me manquez ; vous me manquez d'une quintessence indélébile que jamais je ne pourrais effacer. Vous m'avez donné cette eau dont j'avais soif, étanché cette faim qui m'affamait pour me faire regagner les cieux triomphants.

jour 30

Un ver pleurait depuis peu sous un arbre, se cachant en entendant des passants puis se remettant à geindre. Le jardin n'était pas très grand et il n'y avait pas beaucoup d'endroit pour se cacher quand on voulait que personne ne sache. Et l'arbre de dire : Quelle différence y aurait-il si on savait ? Le ver lui dit qu'il y a des peines qu'il vaut mieux cacher comme par exemple quand on trop mangé. L'arbre répéta sa question. Il répondit que si on savait qu'il avait trop mangé, on aurait forcément de la peine, parce qu'on sait bien que trop manger fait rétrécir le cerveau et le cœur, dit-il. Il pleuvait avec la force d'une averse et l'eau ruisselait sur le feuillage de l'arbre et abreuvait abondamment la terre. L'odeur naissante des champignons aromatisait l'air et toutes les plantes étaient contentes, bienheureuses. Le passage de l'eau était très rafraîchissant et l'arbre satisfait dit : Si ton cerveau et ton cœur se sont rétrécis, je trouve que ton esprit est bien présent. Regarde lorsque je bois à pleine gorge, je ne ressens pas de peine mais le bonheur de recevoir du ciel la portion vitale. En effet, l'arbre était tout sourire, et ils se quittèrent sous la pluie. Que peux comprendre un arbre au problème d'un ver, se disait-il. Mais lorsque le ver se mit à table ce soir-là, qu'il se souvint de l'arbre, il se mit à manger avec joie et essaya de se procurer le plus de bonheur possible. Et lorsqu'il se sentit rassasié, il sortit faire quelques pas pour apprécier l'air du jardin. Quand il rentra se coucher, la joie ne l'avait pas quitté et il s'endormit comme un ange. Il revint dire la semaine suivante : Tu m'as montré à manger avec bonheur, et maintenant, une simple bouchée suffit pour me remplir de joie.

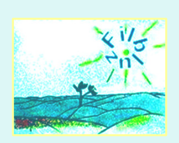


jour 31

Un an après avoir quitté le jardin, un ver se disait en lui-même avoir traversé les pires dangers pour réussir à s'installer et vivre une nouvelle vie, entouré d'autres vers. Il y avait des vers vert, bleu, rouge, blanc, brun et même gris, et on ne parlait pas tous le même langage, mais on avait appris à cohabiter sans trop de mal. Le ver heureux étudiait ; il avait quitté sa famille pour faire de grandes études. Hors, pour s'adapter à son nouvel environnement, il dut apprendre deux nouvelles langues, ne serait-ce que pour se faire comprendre de ses voisins. Il apprit aussi à changer la couleur de son habit selon les circonstances, car certains voyaient le vert sous un angle inapproprié, et il cherchait à gagner l'estime de son voisinage. Un jour de soleil il croisa un ver blanc et le salua : Bonjour, je suis votre voisin d'en face ; comment allez-vous ! Le ver blanc répondit : En face de quoi ? Après l'avoir salué, il s'en détourna poliment. Un jour de pluie il croisa un ver brun et le salua pareillement. Le ver brun dit : Quel voisin ? Un jour de brume il croisa un ver bleu, le salua, mais le ver bleu dit qu'il ne comprenait pas. Un nuit il croisa un ver rouge et le salua. Mais le ver rouge était pressé. Alors le ver se dit en lui-même : Ce doit certainement être une coutume que de ne parler à son prochain. Et il arrêta de leur parler. Quand il revint au jardin pour une visite, on s'étonna de son silence. Sa mère devant son mutisme insista auprès de lui. Il lui dit d'un air solennel : Personne dans ce jardin n'est assez instruit pour comprendre la portée de mon silence, mais malgré tout j'essaie de vous montrer l'exemple.

jour 32

Un an après avoir quitté le jardin, un ver malheureux se disait en lui-même avoir traversé les pires dangers pour réussir à s'installer et vivre une nouvelle vie, loin de ses amis, entouré d'autres vers. Il y avait des vers vert, bleu, rouge, blanc, brun et même gris et on ne parlait pas tous le même langage mais on avait appris à cohabiter sans trop de mal. Le ver malheureux étudiait ; il avait quitté le jardin pour faire de grandes études, et ses parents voulaient le voir réussir dans la vie. Un an, deux, trois ans passèrent, puis quatre. Chaque année à sa visite au jardin, on le trouvait pâle ou blême, mais on avait toujours de bonnes nouvelles à partager, comme le mariage de son frère avec une compagne du jardin, l'agrandissement du potager, la croissance de nouvelles plantes au parfum délicat et leurs délicieux fruits. Tout sujet de joie donnait lieu à de belles rencontres et on s'attablait pour déguster ensemble les nouveaux fruits, feuilles et racines et se raconter des histoires marrantes. Après cinq années d'intenses études, le ver retourna au jardin. Il avait repris des couleurs et on se disait que ces études-là avaient vraiment été dures mais que finalement il les avait réussies. Il avait un grand sourire sur ses lèvres et son cœur semblait très joyeux. On fit un grand festin pour l'occasion et à table il nous fit cette déclaration : Chers parents, ami(e)s, voisins, voisines ! Jamais plus grand rétribution ne m'a été donnée que d'être ici parmi vous, et je n'ai rien vu hors du jardin qui soit plus beau, bon et vivant que vous ! Et le voyant si bien, tous insistèrent pour qu'il reste.

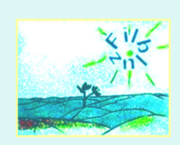


jour 33

Un ver se disait qu'il aurait à traverser les pires dangers pour se faire une nouvelle vie. Il avait quitté le jardin lorsque la vie devenait monotone suite au décès de son parent. Il ne savait pas où aller mais plia bagage quand même ; seulement deux ou trois livres à prendre et ses outils d'agriculteur. Car les vers sont des passionnés d'agriculture, leur naturel à la terre leur confère cet avantage. Chemin faisant, il proposait ses services aux vers qu'il croisait et on avait toujours besoin d'un coup de patte pour pelleter, creuser, composter et autre. Tout alla bien jusqu'au jour où il fit la rencontre de vers qui recrutaient pour du compostage exclusivement. Le travail était difficile et salissant et il en vint à produire du charnier, un travail réellement pénible pour une nature comme la sienne. Et il se mit à réfléchir sérieusement. Il n'était installé nulle part, cherchant un petit coin tranquille pour se caser pour de bon et bien entouré. Sois je continue et j'avance, sois je rebrousse chemin ; je dois parler à quelqu'un, se dit-il. Il fit une bonne toilette pour purger les odeurs qui lui collaient la peau et se rendit à un endroit vert, de gazon, fleurs, d'arbres, d'insectes. Il s'approcha près d'un arbre pour lui parler, mais voyant sa mine basse et terne, il lui prodigua plutôt les premiers soins ainsi qu'alentour. En peu de temps se développa de l'affection et l'idée de repartir n'avait pas resurgi. Après quelques semaines, l'arbre dit : Je ne sais pas comment je pourrais te remettre ce que tu fais pour moi ; depuis que tu es avec nous, tout s'est remis à vivre et à respirer. Il réalisa qu'il avait enfin trouvé sa place.

jour 34

Un ver assis se reposait de son travail matinal quand vint à passer un ver semblant être heureux et qui dit avant de repartir comme une flèche : Travailler, ramasser des fonds, c'est tout ce qui rend un ver heureux ! La journée reprit son cours et à l'heure du repas, le ver s'assit de nouveau à l'extérieur pour profiter de la pose quand vint à passer un ver semblant être malheureux et qui dit avant de repartir comme une tortue : Travailler, ramasser des fonds, c'est tout ce à quoi ils pensent ; on va tous y passer vous allez voir ! Le ver resta un instant perplexe mais le travail reprit et il s'affaira aussitôt corps et âme sans trop en faire. La pose de l'après-midi se déroula comme les précédentes à regarder passer les uns les autres uniformément avec le quotient du quotidien ; quoi manger, quoi boire, quoi faire, quoi ceci cela, sans finir. Moi aussi, dit le ver, je me demande parfois. Mais il n'eut pas le temps de se demander davantage, car il mourut ce jour-là. Quand on ouvrit son testament, il avait écrit ceci : Vu que je n'ai pas de famille, je veux laisser toutes mes possessions à celui ou celle qui aura un jardin entretenu depuis au moins cinq ans dans lequel poussent des haricots, des carottes et des patates ainsi que quelques fleurs. Qui a démontré son esprit de partage dans sa communauté par des actions reconnues par ses membres et qui a la réputation d'être un bon caractère. À celui ou celle qui sera choisi(e), vous êtes ce que j'aurais aimé être réellement, mais mon courage n'a pas le mérite du niveau de vos chevilles. Je vous envie et vous admire à la fois. Soyez heureux avec vos prochains.

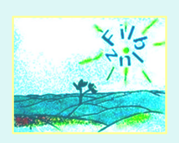


jour 35

Un ver sur une branche sifflait avec le temps et le vent. Ses sons étourdissaient l'arbre sur lequel il s'était perché qui dit : Je préfère encore mieux le sifflement des oiseaux. Le ver sifflait depuis le matin, jovial, sans contrainte et sans restriction. Il pleut, dit-il et je suis heureux. Mais il est connu que les vers ne sifflent pas, car ils ne veulent pas être pris pour des oiseaux. Hors il ne remarqua pas que l'arbre devenait impatient et sur le bord de craquer. Ver ! dit-il, il me fait toujours le plaisir d'être votre hôte et de vous accueillir dans mon ombrage ; il se trouve qu'aujourd'hui j'ai l'oreille plus fine que d'habitude et le moindre son écorche mon écorce sensible. Le ver pris en délit s'excusa humblement auprès de l'arbre. Ils se connaissaient bien tous les deux et c'est bien la première fois qu'on entendait arbre se plaindre. Le silence s'installa et les gouttes de pluie tambourinaient lourdement sur les feuilles. Que pouvait-il bien s'être passé, se demandait l'arbre pensif. Il y avait eu les oisillons nés dans la semaine et qui piaillaient bruyamment, les fourmis perchées au sommet qui allaient et venaient comme un courant incessant, ou encore les cigales juchées marmonner en ce jour de pluie. Comment tout ce tintamarre mettrait ce ver en joie ? L'arbre l'interrogea alors pour savoir la raison de sa subite joie et le ver répondit gentiment : Ce matin, pour la première fois, je vous ai vu, véritablement vu ; jamais n'avais-je remarqué votre grandeur et majesté, le port de votre tête si altier et fier, jamais je n'ai été aussi heureux de me compter parmi vos amis et j'éprouve un sentiment très vif à l'égard de votre bienveillance. L'arbre ne comprit pas ; jamais on avait entendu ver siffler.

jour 36

Un air familier, une voix ressemblante et le même regard. Oui, ce ver était bien celui que l'arbre connaissait et qu'il n'avait pas vu depuis très longtemps. Quand il passa près de l'arbre, il ne le salua pas, ni s'arrêta. L'arbre le prit en mal et fut sincèrement vexé. Après tout ce temps, se dit-il, peut-être ne me reconnaît-il pas. Mais il ne l'interpella pas, le laissant partir, et le cœur gros le prit. Le ver avait vieilli et ses yeux le trahissaient souvent. Il savait bien être dans le jardin, mais comme tout avait changé ; les arbres avaient grandi, beaucoup plus de plantes y habitaient, et il y avait des créatures qu'il n'avait jamais vu avant, des oiseaux sauvages, d'énormes insectes, une grande formation de fourmis ouvriers. Le ver un peu perdu recherchait ses vieux amis. Il savait qu'il n'en avait plus pour très longtemps et s'était dit que de les revoir une dernière fois le rendrait heureux avant de retourner à la terre. Hors depuis son arrivée au jardin, il n'en rencontra aucun, et au bout de deux jours de marche, il prit le chemin du retour, la mine basse, et repassa devant l'arbre. Quand l'arbre l'aperçut, il fit mine de rien et laissa partir son vieil ami. Après tout, qu'ai-je fait de spécial à part agiter mes feuilles au vent, m'assoupir sous la chaleur et grandir comme tout arbre qui se doit ; je ne suis pas extraordinaire, ni tant indispensable, et si je meurs demain, un autre prendra ma place. Je ne peux reprocher à ce ver de me gratifier d'aucune distinction. Et le ver de penser : Comme il me fait de la peine de n'avoir pas trouvé mon vieil ami arbre ; comme il était bon avec nous, nous éventant de ses feuilles en été, nous abritant de son ombrage sous la chaleur du soleil ; comme il riait quand nous chatouillions son écorce et que ses fruits étaient délicieux. Comme je regrette de n'avoir pu lui faire mes adieux.

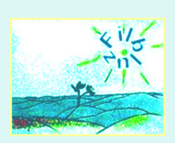




Ami ! que deviens-tu depuis le temps qu'on ne s'est vus ? dit un ver à son ami au regard un peu hagard. En effet, ça faisait longtemps qu'ils ne s'étaient revus depuis que ce dernier avait quitté le jardin et on n'avait jamais su la raison. N'ayant pas de réponse, le ver proposa de marcher un peu dans le jardin afin d'en savoir un peu plus et question d'avoir de ses nouvelles et connaître ses projets. Il nous avait bien manqué celui-là, on avait considéré toutes les possibilités de son départ sans jamais avoir mis la patte dessus ; c'était resté un mystère bien trop grand à porter pour des vers comme nous. Ses parents étaient morts depuis le temps et du jour au lendemain son frère avait arrêté de parler et se gardait dans le silence, et on ne pouvait plus en tirer un seul mot. En cette journée d'automne, les feuilles tombaient des arbres, lassées de jouer à faire des tours sur les branches, épuisées de bonne fatigue et repues de joie. Les fruits avaient été abondants et les plantes, fortes d'essences odorantes. On ne se plaignait pas ; chacun avait fait bonnes provisions et personne n'avait été délaissé, le faible comme le malade. On s'était arrangé pour que tout le monde y trouve son compte avant l'hiver. Revoyant les arbres qui le reconnaissaient, les plantes qui s'étaient grandement développées, dont certaines qu'il avait lui-même semées, le cœur ému, l'ami parla enfin : J'ai cru que le jardin était rempli de danger en voyant les noix dégringolantes et les vers grouillants, mais depuis que je vous ai quitté, j'ai connu les pires dangers, les vrais. Le temps de mon absence est le temps pris pour m'arracher des tourments et revenir jusqu'à vous. Mon corps est écorché, mon sang quasi noir, ma patte atrophiée et mes yeux jaunes ; mais mon cœur est plus heureux que jamais, mon âme délivrée est en paix et pleine de reconnaissance. J'ai éprouvé du dédain à votre égard et l'ai payé au prix de ma jeunesse. Mais aujourd'hui, jamais je ne vous ai autant aimé.

jour 38

Un arbre dit à un ver : Comment se fait-il que tu ne me reconnaisses plus ? Tu as passé ton enfance à jouer dans mes branches en été, à sauter sur les feuilles tombées au sol en automne et mangé les bourgeons au printemps. Je t'ai vu grandir depuis que tu es né et tu dis ne pas me connaitre ! Te souviens-tu un jour que tu étais tombé, ce que je t'ai dit ? Le ver fit mine d'ignorer la réponse. Je t'ai dit que si tu perdais la mémoire un jour, ton cœur te rappellerait ceux que tu aimes, de sorte que tu ne perdes jamais l'amour que tu as éprouvé. Et si ton cœur perdait la mémoire, ceux que tu aimes te rappelleront alors l'amour qu'ils ont pour toi. Le ver regarda l'arbre dans les yeux. Il semblait bien avoir quelque chose entre eux, mais ayant perdu la mémoire de tête et la mémoire du cœur, il ne pouvait plus rien se souvenir. L'arbre était beau à voir avec les rayons du soleil qui scintillaient dans ses feuilles d'un beau vert doré. L'air étincelait de pureté et le vent s'était tu, suspendu par le temps. Le ver voulait bien savoir comment les autres manifesteraient leur amour. L'arbre dit : Si je te disais que je t'aime, en douterais-tu ? Et le ver répondit : Arbre, je te souhaite tout le bien du monde et je jure devant le ciel et la terre que je serais ton ami à compter de ce jour ; rappelle-moi tes peines et tes joies, comment prendre soin de toi et ce qui te rend heureux, car tu sauves mon âme d'une grande détresse, car je croyais être définitivement seul au monde.

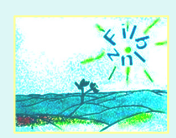




Pourquoi cries-tu après elle ? dit le ver. Elle n'écoute pas ce que je dis ; je lui avais demandé de faire de belles et grandes choses mais elle n'en fait que de petites et moches. Regarde-la comme elle baisse la tête quand je lui parle. Et il quitta sur-le-champ sans se retourner. Le ver regarda la plante, en effet, elle avait l'air plutôt chétive et semblait effrayée. Mais qui ne l'aurait pas été devant tant de hargne et d'imprécations. Je lui remis les idées en place et l'encouragea à sécher ses larmes. Je la quittai ensuite et lui dis que je reviendrais la voir. Le lendemain matin, j'apportai avec moi quelques ingrédients nutritifs et un ciseau. Lorsque j'approchai près d'elle, voyant mon outil coupant, elle prit peur, mais je la réconfortai en lui disant que c'était pour son bien, lui montrant par un geste ce que j'en ferais ; je lui expliquai ce que je voulais pour elle afin qu'elle reprenne de la force et soit en bonne santé, et surtout je lui dis que je voulais la voir heureuse. Elle comprit et me laisse lui prodiguer les soins appropriés. En quelques jours elle avait repris sa vigueur et se sentait beaucoup mieux. Elle dit alors : Je voulais devenir grande et belle de toutes mes forces, mais aucun vent ne m'avait prévenue qu'il existait des paroles durement sifflantes, ni soleil mise en garde contre les sentiments desséchés, et pourtant la terre qui voulut me réconforter se trouva bien embêtée, car elle ne peut agir sur ce qui ne possède pas de racine. Elle me remit ses meilleurs fruits et quelques unes des ses racines d'une essence vigoureuses et dit que je serais toujours bienvenu. Elle se développa dans le jardin et devint une très grande famille et sa réputation se répandit par-delà notre jardin.

jour 40

Un jour de neige, alors que tout le jardin était recouvert d'un blanc limpide, un jeune ver éprouvait un impérial besoin de sortir jouer. Aussitôt fait, le froid le saisit en un clin d'œil sans qu'il ait eu le temps de prononcer un mot ; les lèvres tremblotantes, le corps transi, il tomba d'un coup sur le sol et ne se releva plus. Il n'y a pas eu plus belle mort que la sienne, disaient certains, ou plus horrible, disaient d'autres. Sa mère le pleura, puis on oublia le tout. L'année suivante à la même saison, un autre ver aussi vert projeta d'alla jouer dehors. Aussitôt fait, le froid le saisit en un clin d'œil après avoir crié qu'il aimait la neige. Il mourut aussi transi et gelé. On dit qu'il n'y avait pas mort plus soudaine que la sienne, on dit aussi qu'il n'y avait pas eu mort plus douloureuse. Tout compte fait, on oublia l'incident non sans avoir versé quelques larmes. Hors, un ver réfléchissant sur ces deux incidents se dit en lui-même : Moi qui désire la mort, me voilà condamné à vivre, et ces deux jeunots qui désiraient la vie, les voilà bien morts. Dois-je désirer jouer pur mourir comme tel ? Dois-je m'amuser pour être délivré de vivre ? Et depuis ce jour, il ne fit que s'amuser et se moquer de toute menace ou péril. Il prit rapidement goût à la vie qu'il en oublia la mort. Et un hiver, étant sorti jouer dans la neige, le froid le saisit aussi brusquement, et il mourut. On dit alors qu'il était mort heureux, d'autres dirent que bien qu'il avait été malheureux, il ne méritait pas cette mort. Quand les trois vers se retrouvèrent au paradis, ils parièrent chacun leur étoile sur le prochain qui allait sortir jouer dans la neige, et dans leur cœur ils souhaitèrent que ce ne fusse pas seul.

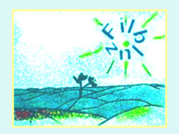




Je n'ai pas cru l'arbre lorsqu'il m'a dit que je changerai lorsque je quitterai le jardin. Comme changent les saisons, ainsi changent les vers solitaires, a-t-il-dit. Quand tu aurais quitté le jardin, tu abattras des arbres pour bâtir des maisons de pierre, tu emprunteras des armes contre nous qui sommes inoffensifs et tu oublieras le jour de ta naissance, le vent qui t'a porté, le soleil qui t'a fait grandir et la terre qui te nourrit. Tu deviendras ennemi des plantes et regarderas les animaux comme des intrus. Au nom de notre amitié je te demande de croire à mes paroles, toi qui entends mes mots, car je te parle d'ami à ami. Sur mon honneur je te laisserai manger à satiété les fruits de mes branches, je te couvrirai de mon ombrage l'été et te protègerai du froid. Tu pourras faire des trous dans mon écorce pour élever une maison et je te laisserai prendre quelques une de mes branches au besoin. Deux ans ont passés depuis que je suis parti et je compris ce qu'il essayait de me dire le jour où je rencontrai un arbre de sa ressemblance qui dit en me voyant : Es-tu celui dont j'entends parler qui nettoie la terre, creuse des canaux pour apporter l'eau et l'air, chasse les parasites et soigne nos feuilles ? Depuis que je vis, je n'ai encore jamais rencontré un ver comme toi. Un arbre a des racines solidement fixées mais voit plus loin que les vers. Quel âge as-tu ? demandai-je. Et quand j'appris que cet arbre était plus vieux que moi, larmes m'en pris, car il avait l'âge de mon père, de mon grand-père et arrière grand-père réunis.

jour 42

Un arbre regardait son écorce, songeur. Je crois qu'il faut que je me mette au régime, dit-il. Un ver vint passer par là et lui dit : Il vaudrait mieux ne pas maigrir monsieur, nous y perdrions au change. En effet, les arbres maigres font peu de réjouissances, leurs fruits en pâtiraient. Mais les arbres étant des natures très simples, ne comprennent pas ce que signifie perdre, et il répondit : Mes fruits sont lourds à supporter et mes branches se brisent sous leur poids. Le ver lui demanda de patienter avant de prendre quelque décision que ce soit et qu'il reviendrait lui porter conseil. On se réunit fissa au jardin pour faire le tour de la question ; les vieux étaient assemblés solennels et tous étudiaient la question sérieusement. La semaine suivant, on vint poser des cordes et des pics pour soutenir les branches les plus lourdes, et une fois le tout disposé, on regarda l'arbre avec satisfaction, lui demandant comment il se sentait. Il dit : Je vous remercie humblement de votre aide, je me sens beaucoup plus léger désormais et il ne me sera pas nécessaire de me mettre au régime. On aimait beaucoup ses fruits délicatement sucrés et qui vous laissaient dans la bouche une haleine odorante et fruitée. Jamais nous ne pourrions nous passer de lui ; il était très important à nos yeux. Alors nous lui proposâmes de siéger à l'assemblée et que toute décision concernant le jardin serai débattu en sa présence. L'arbre s'en réjouit. Tout cela à cause d'un régime, se dit-il émerveillé.

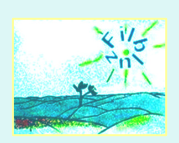


jour 43

Un arbre regardait son feuillage, perplexe ; ses branches étaient parsemées et donnaient peu d'ombrage, ses fruits riquiqui. Il se mit à pleurer au moment où un ver passant, lui demanda la raison de ses larmes. L'arbre épleuré lui expliqua entre deux sanglotements et l'inquiétude gagna le ver à son tour, qui lui promit de revenir le voir dès que possible. Car les arbres étant de nature sensible, peuvent facilement mourir en l'espace de quelques jours. On tint illico conseil au jardin et tous se réunirent ; les vieux, siégeant à la rangée en avant, avaient préséance. On débattit la question avec beaucoup de gravité, car on ne voulait pas perdre un membre respecté du jardin, qui malgré son âge avancé, méritait autant de considération, et on tenta de remédier à la situation. La semaine suivante, on revint avec des outils tranchants et les vers spécialistes greffèrent une nouvelle branche à l'arbre, ayant précédemment ôté toutes branches séniles. Heureusement que quelqu'un avait prévenu l'arbre du plan que nous avions trouvé, car en nous voyant ainsi outillés, n'importe qui se serait sauvé jambes avant. L'arbre se sentait bizarre entouré de tout ce monde qui allait et venait sur son écorce. Cela lui donnait des chatouilles et il se retenait de rire pour ne pas passer pour un idiot. La greffe n'était pas certaine, il fallut attendre un peu pour voir si ça réussirait. On avait demandé aux jeune de lui faire de la compagnie afin qu'il reste joyaux, et qu'à la moindre lamentation, qu'ils viennent prévenir les anciens. Une année plus tard, la nouvelle branche était feuillue et l'arbre avait repris une nouvelle jeunesse. Comme quoi, se dit-il, les larmes peuvent être une source de vie.

jour 44

Un ver eut un rêve dans lequel il vit un arbre aux branches déployées aussi longues que la plaine, comme un parasol, d'où on cueillait ses fruits du bout des doigts. C'est le plus beau rêve que j'ai jamais fait, dit le ver à son ami. Même toi, tu l'aurais trouvé super chouette. Hors le ver ne savait pas que sa vue mal ajustée ne voyait qu'à de très courtes distances. Son ami, qui le connaissait bien, s'était dit qu'il y avait nul besoin de l'inquiéter pour si peu et lui en avait jamais parlé. Chose curieuse est que tout ce qu'il ne voyait pas de loin, il le rêvait. Ainsi rêva-t-il d'un grand jardin, d'une table immense où on festoyait bruyamment. Il avait également rêvé des étoiles, et raconta comme elles brillaient en illuminant la nuit, et comment l'astre lunaire, paisible, flottait dans l'air comme un navire voguant sur l'eau. Son ami arbre aimait bien entendre ses histoires, bien qu'il les connaissait déjà pour avoir vu de ses propres yeux l'immense table qui les avait réuni pour la fête de l'automne, le grand festin et les étoiles merveilleuses qui se bercent chaque soir au-dessus de nos têtes. L'arbre demanda au ver s'il avait déjà goûté aux fruits dans son rêve, et le ver répondit que oui et se souvint qu'il en avait déjà mangé en vrai. L'arbre lui demanda encore à quoi ils ressemblaient, et dans un éclair le ver dit : Ces fruits sont les mêmes que les tiens ! dit-il en regardant l'arbre dans les yeux. Il comprit alors que son rêve était réalité et la réalité son rêve. Comment ai-je pu être si aveugle pour ne pas l'avoir vu ! Son ami répondit : Les chances que le rêve croise la réalité et réciproquement, sont rares. Si les yeux de nos cœurs étaient aussi bons que les tiens, nous vivrions tous des rêves éveillés.

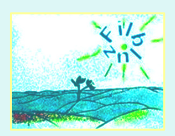


jour 45

Un ver perché sur la plus haute branche d'un arbre fut pris de vertige. C'était un simple ver qui n'avait pas l'habitude des hauteurs, et que son ambition avait poussé trop loin. Hors l'arbre, normalement impassible, remarquant son émoi, le questionna pour savoir ce qu'il faisait là. Le ver, vert de peur, lui répondit qu'il ne savait plus trop pourquoi il était allé si haut ; l'envie de changer peut-être, ou la lassitude de toujours traîner la patte, ou encore peut-être l'envie d'être autre chose qu'un ver. Aucune réponse valable, se dit l'arbre en lui-même. Et pour rassurer son visiteur, il dit qu'il était très facile de redescendre sur terre, et lui expliqua l'action tenante, qui sitôt dite, fut exécutée non sans désarroi. Il est aussi facile de monter que difficile de descendre, se dit le ver en reprenant son souffle. Il devait se justifier vis-à-vis de l'arbre solidaire, car j'ai été injuste, se dit-il. Voilà la vérité : je voulais être au-dessus de tout le monde du jardin, être le plus haut, manger les fruits les plus beaux, être libre comme l'air et ne rendre de compte à personne ; parce que personne ne me comprends quand je parle de liberté. L'arbre écouta attentivement sans répliquer. Le ver était saisi d'une torpeur, n'osant plus s'avancer, ne sachant plus quoi faire de lui. L'arbre dit alors : Je regrette pour vous qui n'avez pas d'ailes pour voler, ni pattes pour courir ou griffes pour s'accrocher, car vous n'êtes qu'un ver. Il reste que vous avez la liberté d'aller et de venir, de monter et descendre. Vous pouvez refuser qu'on prenne quelques choses qui vous appartiennent, ou de les donner si vous en décidez ainsi. Cette liberté qui est vôtre ne sera jamais mienne, mais je suis très heureux d'avoir été un instant votre moyen d'évasion, même si cela n'a pas duré aussi longtemps que vous le désiriez.

jour 46

Un ver ahuri regardait le jardin, convenant qu'il n'en valait aucune peine. Il était sombre et silencieux, rien d'agréable à voir ni à entendre. Il convainc certains concitoyens du jardin d'abattre les arbres et de couper toute verdure inutile. Et ils s'exécutèrent ensemble, chacun pour soi, à abattre les arbres se trouvant à proximité de leurs trous, et rasèrent ainsi toute trace de verdure. Les autres citoyens ne voyaient pas la chose du même œil, mais ouverts aux initiatives, ils attendirent de voir ce que cette expérience pouvait mener de bien. L'automne passa, puis l'hiver, et lorsque le printemps arriva et que la nature prit du renouveau, rien ne poussa plus à proximité de ces arracheurs d'herbes, mais ils ne s'en plaignirent pas non plus. Quand vint le temps des semailles, ils ne se joignirent pas au groupe, non plus au temps des récoltes. Au premier jour d'automne, jour de fête, on réunit les victuailles en partage et on leur demanda ce qu'ils apportaient. Ils avaient l'air embêté mais affirmèrent qu'ils ne viendraient pas les mains vides. La fête allait bon train et le partage apprécié de tous. Certains avaient amenés des herbes fines, d'autres des racines fraîches, de délicieux légumes et fruits délicats. On gouta pour la première fois à une concoction de racines séchées, il paraît qu'elle redonnait la santé. On apprit avant la fin du repas que ces racines provenaient des plantes arrachées l'année précédente et on comprit rapidement que la fameuse concoction avait été extraite de là. Alors un des arracheurs nous fit la joie d'un discours : Ami, amie, voisin, voisine et parents ! C'est avec dépit que nous avons constaté le déclin de nos plantes. Nous les regrettons amèrement ; elles étaient nos proches au même titre au tous ici, et nous les apprécions que lorsqu'elles nous manquent. Et ayant élevé sa patte, il fit le serment de protéger tous les verts.

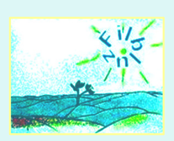




Un ver attentif attendait une réponse de son ami, comme si tout dépendait de ce qu'il allait dire. C'est qu'il y avait eu un enterrement hier au jardin, et son ami n'est pas venu y assister, ni n'a présenté ses condoléances. Le mort n'était pas un ver très important mais quand même, un peu de compassion aurait suffi. L'arbre restait de marbre, aucun son ne sortait de sa bouche malgré la tension. Comment expliquer à un ver qui ne voit pas au-delà du jardin, combien meurent par centaine et chaque jour les oiseaux, les papillons, les coccinelles et la grande confrérie des arbres, se disait l'arbre en lui-même. Et prenant son courage à deux bras, il dit : Si tu perdais tes amis, ta famille et ta maison en un jour, et si tu devais en sauver un seul, lequel choisirais-tu ? Le ver dit qu'il choisirait ce qu'il aime le plus. Alors l'arbre s'écria : Je ne peux me résoudre d'aimer l'un plus que l'autre ; et si hier tu pleurais la mort d'un des tiens, je pleurais les miens par centaine, car alors qu'un des tiens tombe, cent des miens succombent et meurent. Qui sont ceux dont tu parles et que je ne connais pas ? dit le ver. Ils sont ailés ou portent des racines, ils vont et viennent selon le gré des saisons, ils sont loin et proche et comptent parmi les habitants de la terre. N'as-tu pas remarqué que les chants des oiseaux qui se composent de mille espèces, les ébats des insectes qui se divisent entre les escargots, grillons, sauterelles, criquets, fourmis et autres espèces ailées, et je ne retrouve plus mes amis, car tous ont disparu. Le ver prit cela pour un reproche et convoqua les dignitaires du jardin, et on décida de retrancher l'arbre du jardin.

jour 48

Un arbre abattu gisait dans un coin sombre du jardin, laissé pour compte. Hors de jeunes vermisseaux s'étant éloignés dans leurs jeux, vinrent tout près et mangèrent là leur goûter de l'après-midi. Des miettes tombèrent près du tronc délabré, aubaine pour les oiseaux qui vinrent piocher cette manne et par la même occasion assénèrent de bons coups de bec dans le tronc qui firent vibrer pour la première fois depuis longtemps une émotion fébrile dans son écorce amochée, prise pour morte. À force de frappe, l'écorce perça soudainement, libérant une partie vitale, la ressuscitant. Le tronc fournit dans les semaines qui suivirent, une jeune pousse qui se transforma rapidement en une belle branche ramée. Les oiseaux, forts de leur coup, vinrent rendre visite à la ressuscitée et lui chantèrent des cantiques de joie animée de compassion ; ils lui procurèrent les premiers soins, dégagèrent la terre nouée, firent quelques trous pour permettre à l'air de pénétrer et nettoyèrent un peu la surface du sol. Ils allaient bon train, épié par un ver qui non loin observait la scène. Et dire que je croyais que nous étions les seuls spécialistes de l'agriculture, se dit-il en lui-même. Il voulait bien s'approcher des oiseaux pour leur demander d'où ils tiraient leur science de la nature, et malgré ses appréhensions, l'amour du jardin dominant ses sentiments les plus forts, il s'approcha d'eux et leur pose sa question. Les oiseaux étant de nature indépendants, firent mine de rien, puis reniflant le ver à proximité, sentirent qu'il ne leur voulait aucun mal, bien au contraire. Il est une science de la nature qui relève de l'air dont nous sommes dépositaires. Notre nature ailée va de pair avec notre science et nous élaborons les choses d'après ce que nous connaissons. Suite à ça, le ver se mit à creuser des tranchés autour de l'arbre et dégagea des racines meurtries par le temps. Le nettoyage du sol terminé, oiseaux et ver quittèrent l'arbre dans la bonne entente.

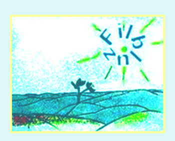




Un ver abattu gisait dans un coin sombre du jardin, laissé pour compte. Il était tombé d'un seul coup sans que personne n'ait levé la main sur lui et ne se relevait pas. Le lendemain, il gisait encore sur le sol, froid et tremblant. La terre ne dit pas un mot et semblait muette devant ce corps inerte. L'arbre dit : Pourquoi ne dis-tu rien devant ce pauvre, abandonné ? N'as-tu rien à dire pour le réconforter un peu, un petit mot d'encouragement ! Après un moment de silence, le ver dit de lui-même : Arbre, ne t'inquiète pas pour moi, la terre sait et comprends que je suis malade, elle est prête à m'accueillir dans son sein. Alors la terre dit à son tour : Arbre, tu sais que je suis toujours prête à soutenir tout être portant racines, mais celui-là n'en a pas. Mais puisque tu prends parti pour lui, je vais faire une chose pour l'aider à la condition qu'il soit d'accord. Le ver répondit qu'il ne voulait pas qu'elle l'aide et qu'il préférait ne plus souffrir mais il lui demanda un dernier service. La terre se dit en elle-même qu'il était bien culotté pour demander une chose pareille. Mais la nature de la terre étant bonne, elle s'inclina à sa requête et lui demanda ce qu'il désirait. J'ai planté un groseillier l'année dernière, dit-il, je voudrais que tu lui prêtes un peu d'attention, car il ne donne aucun fruit auquel les créatures du jardin pourraient profiter. La terre acquiesça. Également l'olivier, qui malgré son vieil âge porte encore des fruits ; je voudrais que tu lui redonnes une seconde jeunesse. La terre acquiesça. Et pour une dernière fois, je te demande pourquoi les abeilles ne visitent plus notre jardin, car pour cette raison, les fleurs ne se répandent plus. Pour ça, dit la terre, il te faut demander à l'arbre de parler au vent. L'arbre épleuré dit alors : Qui remplacera cette créature si précieuse à nos yeux ?

jour 50

Un arbre chétif se reposait d'une journée éreintante et prit un moment de répit entre deux coups de vent. L'arbre voisin duquel il tirait sa souche lui dit fraternellement : Pourquoi t'arrêtes-tu de travailler ; est-ce que tu te sens bien ? Après un long soupir, le jeunot expliqua qu'il se sentait faible parfois par tant d'effort à fournir chaque jour. C'est que je voudrais être prêt à temps et je fais tout mon possible. L'arbre lui recommanda de ne pas s'épuiser à en mourir mais qu'il était nécessaire qu'au prochain été de produire ses premiers fruits, et que la terre y mettait également du sien pour l'aider dans cette tâche. Peut-être qu'un peu d'eau te ferait du bien. Et il parla au vent et à la pluie, et aussitôt adressés, une petite bruine fraîche vaporisa l'air que le vent orienta vers l'affaibli. Les plantes alentour s'en trouvèrent grandement bonifiées ; fleurs, herbes, racines et feuilles se réjouissaient de ce précieux adon, elles s'étirèrent, se redressaient, secouaient leurs têtes, s'étiraient encore, et n'arrêtaient pas de bouger. Le jeunot se remit au travail soulagé, mais il n'était pas assez fort pour compléter tout ce qu'il avait à faire et il ne donna pas de fruit l'été. On était tous aux petits soins avec lui, c'est que nous n'avions jamais vu une pousse de son espèce, et il est devenu le chouchou du jardin. Les fleurs miroitaient leur lumineuses couleurs sur sa face, les herbages le chatouillaient, le vent sifflait de vieilles chansons qu'il ne connaissait pas mais que nous avions souvent entendues, la pluie était aux aguets, prête à lui procurer de l'eau supplémentaire au besoin, et même le soleil se demandait s'il en faisait assez. Et l'année qui suivit, il produit ses premières olives d'un vert clair éclatant au goût combien amer, mais qu'importe, il allait grandir et prendre sa place parmi les grands.

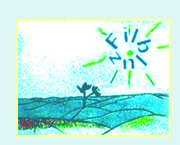




Un ver pris d'un mal de gorge n'arrivait plus à prononcer un mot. Hors les vers étant ordinairement de nature bavards, il se demanda comment se faire comprendre sans pouvoir prononcer un mot. Les arbres étaient frileux en cette saison d'automne, le jardin allait plonger dans le long sommeil de l'hiver et la nostalgie avait saisi des milliers d'insectes qui faisaient leurs adieux avant de mourir. On essayait de se consoler en se disant qu'on avait eu du bon temps mais il reste qu'on tombait par centaine, sans processions, ni prière, en total inconnus. Le ver croisa une coccinelle à l'agonie, à qui il aurait bien voulu raconter sa petite épopée du week-end. Mais la coccinelle n'avait pas le cœur à la fête, et le ver ne put non plus articuler un mot. En la regardant bien comme il faut, il vit le chagrin de son être et voulut la réconforter. Le regard d'une coccinelle en train de mourir, ça vous coupe en deux. Il croisa ensuite une sauterelle qui traînait la patte alors que leurs sauts ont la réputation d'être les plus vifs et hauts. Le regard d'une sauterelle en train de mourir, ça vous fend le cœur. Pas besoin de mot pour comprendre un chagrin, et larmes lui pris. Le ver ne put s'empêcher de pleurer. Alors il comprit que les chenilles étaient déjà passées au trépas ainsi que les papillons, les cigales, abeilles et bourdons. Que de morts ! Un arbre lui adressa la parole, eux qui connaissent les pensées des vers, et dit : C'est un grand deuil à supporter. Le ver remercia le ciel de lui avoir ouvert les yeux, de savoir qu'il y a tant de courage dans l'âme de ces petites créatures du jardin.

jour 52

La neige couvrait le jardin d'une grossière nappe et ainsi étendue, elle imposait son autorité sur toutes les créatures de la terre. Grand-père disait que la neige était plus sévère que le vent et le soleil, et qu'elle avait des griffes très pointues. Hors un ver qui avait pour ami un vert éternel, voulait sortir causer un peu. Il s'adressa à la neige pour en avoir la permission mais pour seule réponse un vent glacial vint lui lécher le visage et il n'osa plus rien demander. Après quelques semaines, il entendit son ami l'appeler par son nom et comprit qu'il devait coûte que coûte lui parler ; et couvrant son corps d'une double couverture, il s'éjecta dehors. Quel silence ! La neige sous ses pas scintillait d'éclairs par millier aux couleurs d'arcs-en-ciel. Le froid avait cristallisé la pureté de l'air dans la transparence de la nuit. Le silence, suspendu, espérait un discours solennel et le vent même s'était incliné devant une telle promesse. Le ver perdit son souffle devant ce grandiose instant, et s'approchant de son ami, lui demanda comment ça allait. C'était un grand sapin aux larges ramures épineuses, un arbre gras, dont la santé ne laissait percevoir que du bon, qui répondit : Je m'inquiétai pour toi, car ça fait longtemps que je ne t'ai vu. Le ver était enchanté d'avoir un si bon ami démontrant sans gêne ses bons sentiments. Il le conforta sur sa santé et que tout allait bien, et l'arbre se dit qu'il était heureux d'avoir un ami qui répond par son nom quand il l'appelle et se déplace pour le voir. Quand il retourna dans son trou, on demanda au ver pourquoi il avait bravé la mort sous cette neige. Il répondit simplement qu'il avait en lui un feu plus fort que la neige, plus chaud que le froid, et tous voulurent se réchauffer auprès de lui.

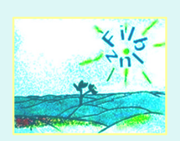


jour 53

Un ver assis sur une branche regardait les autres travailler. C'est qu'il y en avait des choses à faire dans le jardin. On n'arrêtait pas d'aller et de venir, crottés de terre. C'est qu'il y en avait des plantes à entretenir. Moi, se dit le ver, je surveille tout et s'il-y-a quoi que ce soit qui n'avance pas, j'interviens. Hors les vers sont bons travailleurs de nature, enclins aux travaux de la terre de père en fils. Mais ce ver assis n'était ni plus ni moins qu'un rare fainéant, un manqué, que tous connaissaient dans le jardin. La terre était humide et chaude depuis le retour du soleil, les arbres frais et l'herbe tendre. Les oiseaux avaient commencé les pratiques de chorale et certains sons dissonants nous faisaient parfois grincer des dents. On avait craint que les escargots envahissent le jardin, mais ils avaient finalement opté pour le grand air du pré d'à côté. Nous étions acharnés à arracher les mauvaises herbes, débarrassant la terre des détritus collés au sol, l'aérant, lui redonnant souffle et vie. Dites à celui-là de descendre me voir, dit la terre aux ouvriers. On a dû nous-mêmes aller le chercher là-haut, car il n'en voulait pas descendre, et une fois au sol, la terre lui murmura quelque chose à l'oreille. Une fois les cachoteries terminées, le ver se mit à travailler avec nous de gaité de cœur, comme s'il eut toujours agi ainsi et continua les semaines suivantes. À la fête de l'été, il annonça son mariage et dit également : Chers collègues ! Un jour la terre m'a dit qu'à force de rester planté là, des racines me pousseraient comme celles d'un arbre et que les oiseaux viendraient piailler sur ma tête ; mais bien-sûr, je ne l'ai pas cru ! Et il se mit à rire et dit d'une voix forte qu'il y avait bien assez d'arbres comme ça.

jour 54

Un arbre plaintif gémissait et personne pour le plaindre. C'est que, ma foi, j'aurais bien aimé avoir quelqu'un à qui me confier. En manque d'ami, il se dit que le premier qui passerait par là, il engagerait la conversation. Il harponna un passant qui ne s'arrêta pas. Monsieur ! dit l'arbre d'un ton nerveux. Voyant l'indifférence du ver et ne sachant plus quoi dire, il ne le retint pas. À un autre passant : Monsieur ! dit l'arbre d'une voix douce. Celui-ci était sourd et ne comprit pas. À un autre passant : Madame ! Est-ce à moi que vous parlez ? dit la vermicelle. Bonjour madame, je voudrais vous parler quelques instants. Et il commença son laïus d'un trait sans point ni virgule. La vermicelle se rendit compte combien l'arbre était sensible et le laissa parler sans l'interrompre. Il était vraiment moche cet arbre, petit, rabougri, effeuillé ; il faisait pitié. On comprit qu'il était issu d'une semence peu commune, soulevée par le vent, et avait atterri dans le jardin il y a quelques mois. Il était donc orphelin et étranger à la fois. Effectivement, son accent était truffé de sons graves et il roulait ses R, mais ses racines avait l'extraordinaire faculté de plonger dans un sol noueux sans problème et de puiser de l'eau à 10 mètres de profondeur. Quand il eut tout dit à madame, elle lui proposa de la transplanter près de son jardin et le laisserait plonger ses racines aussi loin qu'il le voudrait. Bienheureux soit celui qui bien y pense, dit-il. Et la chose fut faite facilement, car il était placé dans un terrain sablonneux et aucune pierre souterraine ne fit obstacle à son émancipation. Quelques années plus tard, les fruits de cet arbre devinrent très recherchés à semer, car ses profondes racines puisent l'eau qui fait renaître les sols secs en terre fertile. Depuis on dit qu'un arbre sommeille en chacun de nous dont les fruits se mesurent à la profondeur des racines.

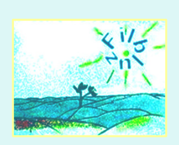




L'écho d'un arbre résonnait à travers la plaine sèche, mais personne à l'horizon, personne pour entendre. L'arbre se mourait et voulait léguer son testament à qui se présenterait. Un jeune moucheron un peu pas mal perdu, venant de l'autre côté de la colline, vit l'arbre et s'en approcha. Enfin un endroit où me reposer un peu, se dit-il. Lorsqu'il se posa sur la branche, il espéra que ça ne casse pas – ouf ! L'arbre lui fit bon accueil selon la nature des arbres et parla longtemps très lentement puis il céda son être. Aussitôt, le moucheron battit des ailes et partit derechef direction jardin. Un vent l'accompagna dans son périple, accélérant la vitesse de son vol de sorte qu'il se retrouva au jardin en deux temps trois mouvements. À la lueur des déclarations que l'arbre lui fit, on tint conseil en session extraordinaire et on se retrouva tous autour du moucheron, l'entourant de mille précautions. Un an passa comme passent les saisons et on eut tout un émoi en voyant qu'une pousse avait pris naissance, même qu'on chanta et dansa. Le lendemain matin, les vieux lève-tôt se tenaient près du plant, disant : Écartez-vous, vous prenez son air ! On dirait qu'il a soif ? Un peu de musique ferait du bien ! dit cet autre, violon en main. On se mit tous d'accord pour ne rien faire de précipité, et l'arbrisseau fut confié aux soins du plus expert que déclara d'un trait : Je voudrais que les vermisseaux jouent non loin de lui, cela lui fera du bien de sentir qu'il fait maintenant parti de la famille. Tous acquiescèrent. On apprit qu'il était de descendance royale et seul héritier d'un arbre miraculé qui avait survécu à la sécheresse. Grand-père nous raconta que le moucheron était mort après avoir transporter la semence du figuier sous ses ailes.

jour 56

De sa vie un arbre avait tout donné de force et de courage. Il était faible et âgé, se disant qu'il était temps de tirer sa révérence. Hors nul dans le jardin ne produisait d'aussi bons fruits, d'aussi belles fleurs odorantes qui attiraient les ailés fabuleux, voltigeurs, planeurs et fredonneurs si appréciés dans le jardin ; leurs présences devinrent moins fréquente en voulant ménager ses forces. Nous n'étions pas résolus de perdre un membre si précieux et excellent ami, et cette année-là, nous avions convenu d'inviter des étrangers à l'occasion de la fête d'été afin de voir si on pourrait retenir certains conseils pour soigner l'arbre. Hors une mouche toute crottée se présenta à notre attablée, les pattes toutes sales et noires de terre, et se mit à gloutonner avidement. Quand elle finit son 2e repas, elle nous fit l'indécence d'un rot bien sonnait. Alors un vermisseau fille surnommée vermicelle, s'approcha d'elle et demanda si elle connaissait l'arbre en question. La mouche s'en approcha et murmura quelque chose à son oreille. La vermicelle sourit de ses plus belles gencives et un éclair d'intelligence refléta dans ses yeux l'espace prodigieux de la genèse, puis la mouche s'envola. Quand l'automne arriva, l'arbre dit qu'il fallait bien recouvrir la base de son tronc afin qu'il n'en sente pas le froid. L'hiver passa et aux premiers jours de printemps, on aperçut de nouvelles tiges sortir de terre. L'arbre dit alors qu'il ne prononcerait plus un mot, réservant ses dernières forces pour éduquer à cette jeunesse la chartre des droits et libertés des arbres, dans le langage compris des arbres seuls. Il fit ses adieux en nous faisant promettre d'être toujours de bons vers et de bons assistants aux verts. C'est la fois que j'ai vu grand-père pleurer. La vermicelle nous raconta que la mouche l'avait trouvée bien belle et lui avait promise de faire quelque chose pour l'arbre, car pour féconder sa semence, avait-elle dit, il fallait recourir à un arbre de semence mâle.

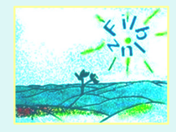


jour 57

Depuis une dizaine d'années une terre s'épuisait à fructifier semences et plantes, fleurs et fruits – infirmière premiers-soins à tout ce qui portait racines. C'est que les années sont dures à la longue, dit-elle lasse à un arbre qu'elle avait vu naître et grandir, avec de longues branches, dont les feuilles dodelinaient joliment au vent en ébruitant sourdement l'écho du vert feuillage. Et elle se mit à pleurer. Un ver qui entendit la scène, courut dire aux anciens ce qui se passait et on tint conseil dans la soirée. Car comment soulager la terre de ses peines ? C'était une terre tendre et affectueuse qui prenait soin de tout ce qu'on lui confiait, ne demandant en retour qu'un peu d'eau ou de soleil. Les vers aiment la terre, car elle est une matriarche exceptionnelle, et c'était à notre tour de lui porter soutien. Le lendemain, on délégua le plus sage du jardin et aussi le moins parleur, car on tenait de source sûre que la terre n'apprécie pas les bavards, et on resta à l'écart, surveillant au loin le déroulement de la conversation. Pas un mot ! pas un mot ne sortit de la bouche du ver, ni un seul son, ni rien de la terre ! On se relaya en soirée parce que le sage n'avait pas bougé de sa place, et ainsi jusqu'au lendemain matin. Au rapport : Silence total. Après deux jours, le sage revint près de nous d'un pas assuré, les yeux droits, la tête bien plantée, et dit : La terre s'est confiée aux célestes qui lui ont rapporté que dans certains pays on laisse la terre se reposer durant une année. Le sage connaissant bien les pensées des simples, et devant nos regards ahuris, il ajouta : Tour du monde certifié !

jour 58

Une terre laissée à elle-même, sans aucun ver pour la cultiver ; à force de solitude elle perdit le sens des familiarités et se dit qu'elle serait amie du soleil et du vent seuls. Elle se mit à flétrir rapidement, sa surface se morcela et devint de plus en plus pâle, son sol se changea en poussière, puis en sable sec. Elle revêtit le manteau des intouchables, n'acceptant que quelques arbustes sombres aux branches tranchantes. Le soleil dardait ses rayons qu'elle laissait pénétrer au fond d'elle-même. Le vent également sollicité, assénait sa surface des coups destinés au sort des mécréants. Elle devint une terre brûlante et entra dans un mutisme total. Hors loin de là, un ver qui avait quitté le jardin pour faire des études et qui s'était perdu dans ses livres, décida de ramener cette terre ardente à la raison. On sait que les vers, naturellement enclins à la terre, n'abandonnent pas celle qui les a bercés, et ce ver en particulier était d'un curieux disposé aux voyages. Il traversa terres et eaux, monts et vallées, et arriva enfin auprès d'elle ; dix ans s'étaient écroulées. Quand il la vit valser si chaleureusement avec vents et soleil, il éprouva un vif frisson d'effroi mais il dit s'adressant à la brûlante : Je dois remettre un message à la terre ; sauriez-vous où je peux la trouver ? Étonnée, la terre voulut répondre mais ne sachant plus comment articuler les sons, elle fut sans mot. Le ver posa de nouveau sa question, sans réponse, et tournant le dos, il partit. Le lendemain et les jours suivants, il venait et repartait jusqu'au jour où elle dit enfin : Oui, c'est moi ! Il dit qu'elle ne correspondait pas du tout à la description de celle à qui il devait remettre le message, et tournant le dos, il partit. Une année entière passa durant laquelle la terre s'irrita contre le vent qui soufflait trop fort pour entendre ce que le ver disait, et aussi contre le soleil qui l'empêchait de voir son visage et lui demanda de faire un peu d'ombre : elle reprenait petit à petit ses couleurs. Je n'ai jamais douté de votre bonne foi, dit le messager en prenant la lettre de son ami arbre, écrite avant son départ du jardin, et commença à lire.

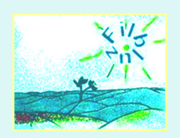


jour 59

Une terre farouche s'opposait à toute intrusion. Aucun grain n'y germait, ni herbe ou fleur n'y poussait. On la surnomma la vierge, car elle n'était pas accueillante ou aimable et vous envoyait paître comme des moutons. On eut beau dépêcher des experts, en vain ; tous furent recalés et le secret bien scellé. Il y a longtemps quand nous étions vermisseaux, une forte bourrasque surgit et arracha toutes les plantes sur son chemin. On l'avait appelé un cas de force majeure. Mais pour elle, la perte de ses enfants avait été terrible et depuis d'horribles cauchemars la hantaient de nuit comme de jour. Sort bien indigne pour une matriarche de ce nom pour qui la filiation est un bien précieux comme iris à prunelle. Bienheureusement, en certaines nuits, elle s'étirait sous le regard tendre de la lune lorsque les brumes vaporeuses drapent l'air nocturne comme les voiles d'un navire lointain, se déplaçant subtilement puis retournent à la surface du sol en libérant par myriade une eau allégée de repentir à rosée d'or. La terre s'imprègne de cette manne bienfaitrice, complice de l'aurore. C'est alors que pour la première fois des lucioles sans tutu apparurent, faisant de grandes prouesses aériennes, plongeons et pirouettes, puis s'éclipsèrent après trois nuits de spectacle. Lumières terrestres, la vierge émue vit en elles ses petits d'autrefois et une joie infinie pénétra son être. Tout a une fin, le beau comme l'affreux, puisque de ce jour la vierge entièrement en paix laissa émerger racines et semences et croitre les plantes qu'on croyait à jamais disparues. La vision de ces magnifiques voltigeurs lumineux sera à jamais gravée dans ma mémoire, dit-elle d'une voix douce. On n'osa pas dire que nous étions de la même famille que ces vers luisants tant on ne voulait pas gâcher le ravissement d'une terre enfin retrouvée.

jour 60

Un ver ayant perdu son chemin croisa un crapaud près d'un étang. À la vue du têtard adulte, la joie le saisit, heureux à la pensée de pouvoir regagner le jardin. Il n'eut pas le temps d'articuler un mot, car le crapaud ouvrit grand sa gueule et le goba d'un trait. Une fois dans son ventre, le ver se mit à hurler pour prévenir les autres de ce dangereux vorace, mais ces cris retombaient en sourdine sous les croassements du batracien rassasié de gagne-pain malhonnête. Voyant que personne sur terre n'entendait ses malheureux cris, il se tourna vers le ciel espérant attirer les anges, qui étaient trop occupés pour se préoccuper d'un ver avalé. Avant de mourir asphyxié, le ver se confia alors au silence qui le prit sur ses ailes magistrales et réconforta son âme la seconde même de sa mort. Et dans la vision ultime du silence, il vit le batracien égorgé, les tripes de son ventre à découvert et les anges satisfaits. Quand il leur demanda où il se trouvait, ils lui indiquèrent du doigt la direction du jardin.



jour 61

Un ver dit à l'oiseau : Viens et devenons amis ! L'oiseau s'écria : Je ne peux jouer avec toi, car tu ne peux voler, danser et chanter. Le ver répondit : Ton amitié me suffira pour me donner des ailes, un cœur trépignant et des louanges de joie sur les lèvres. Accorde-moi ton amitié et je te montrerais la profondeur des plus anciennes racines du monde !

jour 62

Un ver aveugle se retrouva à la croisée des chemins : au nord un oiseau était sur le chemin, (au sud un sale ver), à l'est une coccinelle, et à l'ouest une chenille. Il rebroussa chemin en se disant qu'il ferait mieux d'aller faire sa toilette. Grand destin que le sien, car au nord c'est la mort qui l'attendait, à l'est un ennemi, et à l'ouest un ami.

jour 63

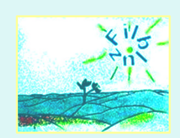
Un ver à un autre : Devenons amis ! L'autre dit que cela n'était pas possible, car il ne voulait pas être avec un ver sale et petit. Décidément obstiné, le ver changea à l'image de l'autre de sorte qu'il lui ressembla tant et si bien que l'autre ne le reconnut pas et accepta son amitié. Alors le ver se dit en lui-même que, considérant ceci sans négliger cela, il valait mieux avoir un ami sans cœur que pas d'ami du tout, mais qu'un ver nu et pauvre l'aurait emporté.

jour 64

Un ver à une cigale : Devenons amis ! La cigale dit oui, mais cet hiver seulement. Le ver demanda à une chenille. Oui, dit-elle, mais au printemps seulement. Le ver à une coccinelle. Non, répondit-elle, je suis trop occupée. Puis à un oiseau. Jamais, dit-il, à moins que vous n'ayez des ailes. Alors le ver se terra au plus profond du sol en attendant l'hiver, le printemps et l'espoir de voir des plumes pousser. Il faisait noir dans son trou mais il ne s'en rendait pas compte, car il avait maintenant de la lumière dans son cœur. C'est ainsi que par la force des choses, il finit par devenir un beau ver luisant.

jour 65

Un jour un ver rencontre un oiseau et lui demande s'il peut être son ami. L'oiseau répond qu'un ver ne peut virevolter dans les airs, ni chanter et ne sait pas rigoler. Le ver dit alors que son amitié suffira pour traverser l'océan et braver la pire tempête, pour apprécier le silence et l'immensité du ciel. L'oiseau se dit alors en lui-même : Par quel prodigue une telle pauvreté assure une telle richesse.



jour 66

Un ver voulait être ami avec un moustique mais ce dernier rechigna en battant de ses ailes en disant qu'il n'en possèderait jamais de si belles et de si légères. Mais le ver, apercevant son dard, répondit qu'il valait mieux rester sans aile et sans venin pour le prix d'une simple amitié.

jour 67

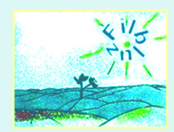
Un ver à une grue demande si elle voulait être son amie. La grue le regarde étonnée et dit qu'il ferait une bien petite bouchée. Sans départir, le ver répond qu'elle pouvait bien le manger si elle avait très faim, car ce serait par nécessité. Quand la grue le mangea, elle pensa : Dommage, mais qu'aurais-je fait d'un si petit ami ! De l'autre côté, l'avalé se dit qu'elle ne pouvait plus douter de son amitié.

jour 68

Deux vers sur un banc se prélassaient sous le beau ciel d'été aux chaudes vapeurs ensoleillées. Le ver sur le dos était gras et le ver sur le ventre vigilant. Quand un nuage vint à passer, le gras dit qu'il valait mieux rentrer se terrer. L'autre impassible trouva refuge sous un arbre en prévision de l'orage. Il tomba sur-le-champ une pluie torrentielle qui vint rafraîchir le jardin totalement assommé par la chaleur. Le lendemain, alors qu'il faisait de nouveau très chaud, le gras retourna sur le banc où virevoltait un beau papillon ayant de grandes ailes tachetées de vives couleurs. Le ver dit au papillon : Partez monsieur, car vous me faites de l'ombre ! Le papillon s'apercevant que le ver ne le reconnaissait pas, cessa de lui faire du vent et prit son envol en disant : Restez couché monsieur, car votre cœur finira par dessécher.

jour 69

Deux amis, un ver et un escargot, au pied d'une montagne ; le premier dit qu'il allait monter, l'autre répondit qu'il était si lent qu'il retarderait la marche. Ceci étant dit, le ver s'élança vers les hauteurs. Au coucher du soleil, il vit les quatre montagnes sacrées et le ciel de velours se parsemer de paillettes d'or. Mais ne voyant plus son ami de si haut, il se dit : Je vais vite me rapprocher. De son côté, l'escargot, voyant la nuit tendre son voile, se dit : Je vais attendre ici pour ne pas m'éloigner.

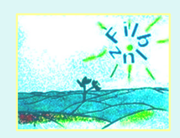


jour 70

Un ver creusait le sol parce que son voisin lui avait dit que la terre regorgeait de trésors et que si on creusait, on trouverait assez pour vivre jusqu'à la fin de nos jours. Il creusa toute la journée mais ne trouva rien. S'en retournant chez lui, la patte noire de terre, il se jura de parler à son voisin, mais une fois dans son trou, s'endormit exténué. Le lendemain il se mit à pleuvoir et personne ne mit le nez dehors ainsi que les jours qui suivirent. Quand le soleil repointa à l'horizon, il partit fissa à la rencontre de son voisin et lui expliqua avoir creusé très fort mais n'avoir rien trouvé. Ils allèrent tous deux voir le fossé et témoignèrent que sa largeur était l'effet d'un travail fort ardu mais que la pluie l'ayant largement comblé, il fallait attendre pour y voir le fond. Hors les jours suivants, ainsi que les semaines, il plut encore davantage et le fond de ce fossé étant de glaise, il devint un véritable puits. L'année qui suivit fut une année de sècheresse et dans tout le jardin, seul le puits contenait assez d'eau pour que chacun vienne chaque jour puiser, et l'automne venu, tous remirent une part de leurs récoltes au ver qui avait creusé ce puits. Très satisfait, il courut à la rencontre de son voisin et dit : De tous les trésors que j'ai cherché, je n'en ai trouvé qu'un, mais il dépasse en valeur tout les autres. La surface du puits miroitait par milliers tant l'eau était pur et cristalline.

jour 71

Un ver se creusa un beau trou pour y vivre, le meublant avec simplicité tout gardant ça propre et bien aéré. Au printemps il fit beaucoup de projets et lorsque l'été arriva, il était plein de joie. Mais l'automne vint et le ver, soudainement affaibli, se détacha comme une feuille qui tombe de l'arbre et se couche au sol. L'obscurité l'enveloppa l'hiver durant, et il perdit la mémoire des choses belles et heureuses. L'ombre pressa si fort son esprit qu'il se crut au point de la fin. L'année suivante, on lui demanda comment il faisait pour vivre dans le noir, et il dit qu'il n'y avait que des ombres dans l'ombre sans fin.



jour 72

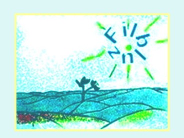
Un serpent à un ver : Viens et unissons-nous comme des frères ! Le serpent était grand et sa peau reluisante et le ver se dit qu'il aurait avantage dans cette fraternité. Hors le ver entretenait un jardin qui était de tous le plus beau, rempli de fleurs majestueuses et ondulant au vent, d'arbres gigantesques bercés de mille chants, de plantes fort odorantes comme un baume vivifiant, de baies sucrées et tendres bouchées, et mille et un passants le traversaient chaque jour paisiblement. Le serpent allait et venait, interpellant tout ce beau monde pour un oui ou pour un non et commença à donner ses instructions sans égard à la nature de chacun, ni à leur ensemble, de sorte que les uns les autres finirent par se trouver soit trop moches, soit trop beaux, qu'on en oublia notre raison d'être première et on commença à dépérir faute de cohésion. Le ver n'osait plus sortir de son trou dans lequel il se terrait depuis un bon moment, et lorsque le jardin devint un amas de plantes sèches et qu'aucun fruit n'y poussait plus, le serpent dit au ver : Voilà ce qu'il m'en coûte de m'associer avec un ver qui ne deviendra jamais un serpent ! Le ver se dit que valait mieux perdre ce frère plutôt que l'entretenir, et qu'un bon jardin se compare à une richesse bien acquise et honnêtement dispensée.

jour 73

Un gros ver mal orienté, tomba dans la gueule d'un plus gros poisson et le supplia : Laisse-moi aller ! tout le monde peut se tromper. Que donnes-tu en retour ? dit le poisson. Il proposa de lui montrer un trésor sans mesure et le conduit dans une grotte où se trouvaient des perles par centaines. Le poisson goba le tout mais restant sur sa faim il voulut encore gober le ver et lorsqu'il l'avala, le ver se dit qu'il aurait mieux fait de partir que de vouloir faire profiter plus envieux. On ne partage pas ses convoitises au risque de se faire convoiter.

jour 74

Un ver fort à un faible : Devenons amis ! Le faible, se voyant à son avantage, répondit : Alors deviens faible ! Un ver faible à un fort : Devenons amis ! Le fort, se voyant à son désavantage, répondit : Alors deviens fort ! Il n'est pas approprié de demander son chemin à un aveugle, ou qu'un pauvre donne l'aumône ; ainsi on ne demandera pas de l'aide à un faible.



jour 75

Un ver demande au chien pourquoi ne mord-il pas la main qui frappe. À cause du serment, dit le chien, que tous les chiens firent de ne pas mordre la main qui les nourrit. Le ver s'exclama : Vous vous rendez injustes pour une bouchée de pain et complices des bourreaux qui vous infligent ! Le chien mordit le ver qui ne put témoigner davantage contre la tyrannie et la lâcheté.

jour 76

Un chien aboyait envers un ver passant. Le ver prit peur et dit au chien de se taire. Mais continuant à montrer ses dents, le ver prit un bâton et lui planta dans sa gueule. Le chien se mit à gémir lamentablement. Voilà pour qui menace sans raison, un mal bien essaimé, dit le passant.

jour 77

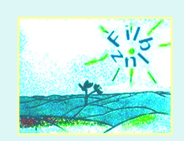
À un chien qui reniflait les odeurs malsaines, l'arbre exprima un grand soupir que le chien malinterpréta. Il se mit à uriner sur son tronc avec grande satisfaction et quitta son hôte après une dernière reniflarde. Décidemment, se dit l'arbre, à part tout ce qui entre d'un bout et sort de l'autre, il n'y a rien d'autre à espérer d'un chien.

jour 78

Dans un grand jardin non loin, un juge et lion réglait les discordes et tous appliquaient rigoureusement ses jugements. Un ver se présenta un jour se plaignant que son père le traitait de lâche et sa mère le considérait comme un nourrisson et demanda justice. Le lion dit : Lorsque tu auras bu toute l'eau de la Mer Rouge tu deviendras alors un homme et tes parents auront de l'honneur pour toi. À ton retour, si tu montes au sommet de 4 montagnes, alors la sagesse s'attachera à toi, mais si tu décides de rester sur l'une d'elles, l'intelligence résidera avec toi.

jour 79

Un ver se présenta devant le juge et lion se plaignant que son père n'avait pas de respect pour lui et que sa mère ne lui donnait pas assez d'honneur et réclama dédommagement. Le lion dit : Pars au désert et restes-y 40 jours, tu deviendras aussi léger que l'air, aussi agile que le vent, et tes parents te donneront les honneurs qui te reviennent. À ton retour, si tu traverses 4 rivières, alors la paix s'attachera à toi, mais si tu décides de rester auprès de l'une d'elles, l'amour habitera avec toi.



jour 80

Un ver se présenta devant le juge et lion avec la requête de changer son nom. Pour quel nom, demanda le juge. Le ver ne voulait plus être désigné comme un ver mais comme un homme. Quel en est le signe distinctif, demande le juge. Le ver dit qu'il avait planté un grand jardin avec assez de fruits et de plantes pour nourrir 30 familles et qu'il était prêt à partager. Le lion déclara qu'il serait désigné homme vert.

jour 81

Deux vers se présentèrent devant le juge et lion pour régler un différend. L'un dit qu'il se sentait menacé parce que l'autre l'avait frappé mais lui dit que ce n'était pas vrai mais le lion l'ordonna de gifler le ver menacé et il s'exécuta sur-le-champ. Alors le lion ordonna au premier de gifler le frappeur, ce qu'il fit également mais en double, car dit-il, la deuxième gifle est pour le coup précédent. L'autre dit que c'était justice. Il y eut aussi un même différend dans lequel deux vers se battirent violemment devant le juge qui ordonna de les mettre tous deux en prison pour tenter de substituer la justice et dissuader le jugement.

jour 82

Deux vers se présentèrent devant le juge et lion pour régler un différend. L'un dit qu'il était offensé parce que l'autre l'avait insulté mais lui ne dit pas grand-chose et on ne comprit pas ce qu'il marmonnait. Le lion lui ordonna alors de gifler le premier mais il ne put se résigner à le faire. Alors le lion ordonna au ver offensé de gifler l'autre, ce qu'il fit sur-le-champ. Le lion déclara que l'offensé était faux et le fit mettre en quarantaine au pain sec et à l'eau, et que la honte soit sur lui.

jour 83

Un jardin délaissé avait vu presque tous ses habitants partir. Il ne resta qu'un ver, petit et sec, et un grand palmier-dattier. Toutes les plantes vertes, tous les insectes avaient déserté le jardin. Le ver dit à l'arbre : Ami, je ne peux me résoudre de te quitter, toi qui m'a vu naitre et grandir, qui me nourrit et me réconforte. Et le ver pleura. L'arbre, ému par ses larmes, dit qu'il se laisserait mourir s'il venait à partir lui aussi. Ils se prirent dans les bras l'un l'autre pour ne pas sécher et dans l'attendrissement de leur cœur, ils résolurent tous deux de rester, de ne pas se laisser aller. À eux seuls, résolument unis à leur terre, ils composaient le jardin que tous avaient fui.

Publié chez Filbluz éditions :

Série Apocryphe

Livre de Henoc

Testament des Patriarches

Livre des Jubilés

Légende de Soliman

Évangile selon Thomas

Apocalypse,
ou Livre des Révélations des Esséniens

Fable

Histoires d'un jour